

LE PONT DE PRAGUE



1, après avoir bu un verre d'eau dans la grotte de Célestins, vous êtes allées respirer un peu d'air frais sur les bords sablonneux de l'Allier, vous avez dû remarquer, en face du Puy-de-Dôme, une chaîne de montagnes à la silhouette dentelée, aux flancs bleuâtres, aux cimes roses ?... Ce sont les montagnes de la Madelaine, qui séparent la plaine de Vichy de la plaine de Roanne.

Personne ne visite ces montagnes, et pourtant elles sont charmantes, avec leur couronne de vieux sapins, leur rouge manteau de hêtres et leur robe de bruyères blanches ourlée de pampres. Je les adore, et vous les aimeriez autant que je les aime, si vous les connaissiez comme je les connais.

Chaque année, j'y vais passer un mois que je trouve toujours trop court, et chaque année, je les quitte avec plus de regrets. J'aime leurs gorges sombres où des torrents écument sur des blocs de granit ; j'aime leurs prairies émaillées de renoncules, j'aime leurs fines aiguilles, leurs roches humides, mouchetées de fougères, mais j'affectionne surtout le grand plateau qui forme leur cime. Ce plateau est désert, inculte, couvert d'un épais tapis d'airelles, et l'air y est si pur, si imprégné du parfum des genêts et des genévriers, si transparent et si limpide, que je crois, lorsque j'y rêve, errer encore sur les sommets lumineux des Apennins ou de l'Atlas.

L'automne dernier, je m'y attardai à regarder le coucher du soleil, et la nuit me surprit dans la forêt où la Bèze prend sa source.

Je connus trop mes montagnes pour en avoir peur au clair de lune, et je descendis, sans me hâter, à travers les sapins aux branches chevelues. Ces grands lichens gris que le vent pousse d'un arbre à l'autre, ressemblent, au clair de lune, à des rideaux de mousseline pailletés d'argent, et les troncs lisses ont l'air, avec leur résine qui perle, de colonnes de marbre vert incrustées d'ambre. On n'est plus dans un bois, on est dans un palais. Tout en foulant la mousse élastique, je m'amusais à peupler ce palais mystérieux ; je faisais baigner dans le ruisseau les blondes ondines aux yeux glauques, je faisais tourner sur la bruyère les fées rieuses aux pieds blancs, j'agitais sur les touffes de houx les ailes veloutées des sylphes, j'allumais sous les rochers la forge des Kobolts, et je couchais dans les calices pourprés des digitales les lutins

paresseux. Lorsque la chouette poussait son cri plaintif, ou lorsque le corbeau éveillé, par le bruit de mes pas, battait de l'aile, je croyais voir passer à travers les branches la *chasse maligne*, la fantastique caravane des sorcières et des chats, que Satan, au dire de nos montagnards, mène chaque nuit au dolmen druidique de la pierre du jour. Tout à coup j'entendis une mélodie étrange, et je m'arrêtai. J'avais presque peur, je commençais à croire à mes rêves. Après un moment d'hésitation, je me glissai sans faire de bruit, vers la place sombre d'où venait le son, et je me trouvai bientôt sur un rocher qui dominait un petit ravin, au fond duquel brillait un feu près d'une hutte ronde faite en éclats de hêtre.

Il y avait autour du feu un vieillard et deux femmes, l'une déjà flétrie, l'autre presque enfant. — Le vieillard taillait à coups de serpe une pelle à remuer le blé, la femme tressait une corbeille, et la jeune fille frottait avec un morceau de corne les cordes d'une guitare au manche courbe et au ventre renflé. La femme et le vieillard causaient, mais trop bas pour que je pusse comprendre leur conversation ; il me semblait pourtant qu'ils ne parlaient pas le rude patois de Laprugne ou de Ferrières. En voulant me rapprocher, je fis rouler une pierre jusque vers le feu ; la femme laissa tomber sa corbeille, et le vieillard se leva la serpe à la main. Quant à la jeune fille, elle ne releva même pas la tête.

J'avais un solide bâton d'alisier, je sautai de mon observatoire, et, en deux enjambées, j'arrivai devant le feu.

« Père, dis-je au vieillard, je me suis perdu en voulant descendre à Renaison ; y a-t-il une place pour moi dans la hutte ? »

— La hutte est trop petite ! me répondit-il en patois.

— Ah bah ! je suis M. *** , il y a toujours une botte de bruyère et une goutte d'eau-de-vie pour moi dans la hutte des hommes de bois, depuis Saint-Just jusqu'à la Croix-du-Sud. »

La femme dit dans une langue gutturale et douce une phrase au vieillard, qui hocha la tête. Je n'étais pas chez un sabotier, j'étais chez un Bohémien, et je regrettais presque de m'être invité si légèrement à passer la nuit chez des gens que l'on n'aime pas à rencontrer même en plein jour, mais il n'y avait plus à reculer.

La femme interrompit mes réflexions :

« Monsieur est garde forestier ? dit-elle en me regardant en dessous.

— Non, non, soyez tranquilles, je ne vous ferai pas un procès parce que votre chèvre plume les bouleaux... je crois même que vous êtes chez moi, et je vous permets d'y rester aussi longtemps que vous le voudrez, pourvu que vous ne coupiez pas un hêtre lorsque vous voulez faire une cuiller à pot. »

Le vieillard rougit un peu.

« Ah ! vous êtes le monsieur de Renaison ? répondit-il après un moment d'hésitation.

— Oui, mon vieux ! Si tu n'as pas de place dans la hutte, je me coucherai près du feu, et si tu n'as pas une goutte pour trinquer avec moi, je te donnerai cent sous pour acheter une bouteille que nous viderons ensemble un de ces soirs. »

Là-dessus, j'approchai du feu une grosse pierre et je me mis à me chauffer les pieds.

« Puisque vous êtes le monsieur, dit la vieille, nous nous serrerons un peu.

— Je coucherai avec la chèvre, continua la jeune fille.

— Non, fillette, tu me prêteras seulement ta cape, et je resterai là près du feu.

— J'aime mieux coucher avec la chèvre.

— Eh bien ! tu coucheras avec ta chèvre... Est-elle jolie ?

— Non, elle est toute grise.

— A-t-elle du lait au moins ?

— Je ne sais pas.

— Comment ! tu ne sais pas ? »

A ce moment, le vieillard et sa femme m'apportèrent une miche de pain noir, un fromage et un petit baril plein de boisson d'airelles.

Le vieillard coupa un morceau de pain et mangea avec moi ; je n'avais plus rien à craindre. Les Bohémiens sont tous pillards, voleurs et souvent même pis encore, mais ils sont hospitaliers à la mode antique. Je suis convaincu que mon hôte, s'il avait été sûr de l'impunité, m'aurait tué, le lendemain, d'un coup de serpe, pour me voler vingt sous, mais je savais aussi que pendant cette nuit, puisqu'il avait rompu le pain avec moi, je pouvais dormir des deux yeux.

Les Bohémiens sont très-nombreux encore dans les départements de la Loire et du Rhône ; ils sont chaudronniers, raccommodeurs de vaisselle, vanniers ou saltimbanques. Souvent ils cumulent deux ou trois de ces professions. Les gendarmes les tourmentent bien un peu à cause de leur vie errante, mais enfin, tout en les surveillant de très-près, on les tolère dans nos montagnes, où leur industrie rend quelques services aux hameaux qu'eux seuls traversent.

Vous avez rencontré parfois, arrêtées au bord du fossé, à l'entrée des villes, des voitures ressemblant un peu à celles des commis voyageurs. A côté, un pauvre vieux cheval, à qui il ne reste plus que la peau et les os, arraché avec ses grandes dents jaunes l'herbe poussiéreuse ; entre les roues, un chien hargneux et pelé, attaché avec un bout de corde, pousse des aboiements étranglés, pendant que des enfants sales et demi-nus pleurent ou se mordent ; des guenilles sans couleur sèchent sur les branchards ; des brins de paille souillés passent par les fentes de la portière faussée, et une odeur nausé-

bonde s'échappe de tout cela. Ces voitures sont les habitations des Bohémiens, qui ont les maisons en horreur. Ils naissent, ils vivent et ils meurent là-dedans, à moins qu'ils ne passent leur vie à la belle étoile, ce qui leur arrive souvent. Votre hôte, me direz-vous, avait bien une hutte à lui ? — Oui, mais pour construire une hutte pareille, il faut deux heures ; on peut donc déménager dès que la fantaisie vous en prend ; d'ailleurs, il lui aurait été impossible de faire monter une voiture dans le bois du Sapé.

Ma promenade m'avait ouvert l'appétit, je ne trouvais pas le pain trop dur, et je profitai de ce que ma bouche était toujours pleine, pour examiner à mon aise les trois Bohémiens. Le vieillard était grand et maigre, ses cheveux fins et un peu frisés étaient blancs avec des mèches d'un noir terne ; ses yeux se relevaient légèrement vers les tempes, son nez était crochu, ses dents blanches, petites et écartées, son menton mince et son cou long. Sa femme était d'une maigreur diaphane, et sa physionomie avait une expression ironique et cruelle. Quant à la jeune fille, petite et grêle, mais admirablement proportionnée, elle était jolie, mais jolie comme un diable qui aurait volé le corps d'un ange.

Ses pieds mignons s'attachaient à sa jambe ronde comme un roseau par une cheville qui saillait à peine ; ses mains un peu trop longues, mais d'une finesse à faire pleurer d'envie une marquise, avaient des doigts légèrement relevés à leur extrémité et terminés par des ongles mats et fleuris. Dans sa figure on ne voyait d'abord que ses yeux d'un noir velouté qui brillaient par instants d'une lueur phosphorescente ; le blanc en était azuré, et quand ses paupières bleuâtres se rapprochaient, ses cils recourbés dépassaient la saillie de ses sourcils ; ses yeux étaient trop grands et trop durs. Des bandeaux d'un noir bleu cachaient presque tout le front de la Bohémienne, et ses dents pointues ressemblaient entre ses lèvres épaisses à des gouttes de rosée au fond d'un coquelicot. Sa voix avait le timbre du cristal, ses joues la transparence et la teinte d'un grain de chasselas. Deux grands cercles d'or se balançaient à ses oreilles nacrées, et un collier de graines rouges entourait trois fois son cou.

J'essayai de faire causer le vieillard de lui et des deux femmes, mais il feignait de ne pas me comprendre, et il me parlait toujours de la peine que l'on avait à vivre, du mal qu'il se donnait pour tailler ses pelles et de la difficulté qu'il avait à les vendre. De temps en temps il disait dans sa langue une phrase à sa femme, et un imperceptible sourire plissait leurs lèvres minces.

Impatienté, je me tournai vers la jeune fille, qui s'amusa à faire jaillir des étincelles des tisons en les frappant avec une baguette.

« Voyons, mie, lui dis-je, tire-moi la bonne aventure, tu as une trop belle robe pour passer la vie dans les bois, et tu dois être une vraie sorcière. »

Je lui tendis la main qu'elle regarda attentivement pendant quelques secondes.

« A quoi bon ? me répondit-elle, vous ne croiriez pas à ce que je vous dirais.

— Mais si, mais si, dis toujours.

— Eh bien ! vous serez heureux si vous le voulez, et quand vous mourrez ce sera votre faute.

— Si tu n'es pas une bonne sorcière, tu es au moins une fille prudente. Après un horoscope comme celui que tu viens de faire, il me serait difficile de dire que tu m'as trompé. »

Elle sourit. J'avais à ma chaîne de montre deux ou trois breloques sans valeur, sur lesquelles ses yeux s'arrêtaient lorsqu'elle pensait que je ne la regardais pas. Je les détachai.

« Je te les donne, lui dis-je, si tu veux me chanter la chanson qui m'a fait vous découvrir.

— Vous ne la comprendrez pas.

— C'est l'air que je veux entendre. »

Elle prit sa guitare et chanta. La voix était un peu faible, mais ravissante.

« Comment, lui dis-je, as-tu appris à chanter comme cela et à jouer de la guitare comme tu en joues?... On ne joue pas de la guitare en France.

— Je ne suis pas née en France, mais en Espagne.

— Ton père aussi ? dis-je en montrant le vieillard.

— Ce n'est pas mon père, c'est un ami de mon père à qui il m'a confiée pendant son voyage. J'espère qu'il reviendra bientôt, mon père, et que je retournerai en Espagne ; il fait trop froid ici ! »

Les deux vieillards faisaient semblant de dormir, mais surveillaient tous mes mouvements.

« Comment ! tu es Espagnole et tu parles si bien le français ?

— Je parle aussi l'italien et l'allemand.

— En quelle langue est ta chanson ?

— Ah ! ma chanson ! c'est une chanson à nous, une chanson de gitanos. Notre langue est bien plus belle que les vôtres, qui se ressemblent toutes. La langue des gitanos est la mère de toutes les langues.

— Si tu étais gentille, tu me dirais ta chanson en français, et je te donnerais de quoi acheter un joli ruban. »

Le vieillard se leva et lui toucha le bras en lui faisant signe de la tête que non.

« Je veux, moi ! » lui répondit la gitana.

Elle joua une espèce de prélude, recommença deux ou trois fois entre ses dents la première phrase comme pour chercher un rythme, puis elle chanta sans hésiter.

J'aurais voulu écrire ce qu'elle disait. Les phrases étaient incorrectes, mais imagées, et coupées comme des vers de dix pieds à deux césures.

Voici au moins le sens de la chanson :

« Les Bohémiens sont des faucons rapides.

» Les Bohémiens sont fils du soleil, les autres hommes sont fils de la nuit. Les Bohémiens ont tous été des rois, ils le redeviendront.

» Un jour l'orage souffla et arracha les plumes des faucons. Leurs ennemis les prirent dans leurs mains et les mirent dans une cage dont les barreaux étaient d'or.

» Dans une cage si belle, si pleine de forêts et de fleurs que les fils de la nuit étaient plus mal logés qu'eux.

» Mais les faucons ne veulent pas de cage, et ils partirent du côté du soleil couchant. Ils traversèrent un pays où des villes dorment sous le sable, puis ils arrivèrent au bord d'un fleuve où des lions de pierre gardent des morts couchés sous des montagnes de pierre.

» Puis ils traversèrent la mer bleue, la mer pleine d'îles, et ils trouvèrent sur les bords d'un grand

fleuve des hommes qui parlaient presque leur langue. Ce n'étaient pas des faucons, mais c'étaient des éperviers.

» Les faucons les suivirent le long du fleuve, et ce sont eux qui ont élevé dans leur ville leurs hommes de pierre et leurs femmes de marbre. Ils ont fait cela dans la ville où coule la Moldau, la rivière aux eaux vertes.

» Mais les éperviers, au lieu de payer les faucons les chassèrent, et maintenant nous sommes dans le monde comme des perdreaux dont le père et la mère ont été tués. Mais nous sommes toujours des rois et nous retournerons dans notre pays.

» Dans notre pays où les montagnes sont si hautes, qu'elles coupent le ciel en deux ; dans notre pays où le fleuve est si large qu'on ne sait pas où le fleuve finit, où la mer commence ; dans le pays où les hommes tuent les tigres et montent les éléphants. »

Quand elle eut fini, elle avait les yeux humides, mais elle partit d'un long éclat de rire en voyant mon air étonné.

« Vous voyez bien que vous n'avez pas compris.

— Si, mignonne, j'ai compris tout ce que tu m'as dit, et je comprends peut-être ce que tu m'as dit mieux que tu ne le comprends toi-même. »

Elle me lança un coup d'œil dédaigneux.

« Les hommes, dit-elle, sont fils de la nuit, mais les Bohémiens sont fils du soleil. Je vais me coucher avec la chèvre. Adieu ! »

Je voulus lui donner la pièce de monnaie que je lui avais promise, elle la jeta dans les buissons.

« Je ne chante pas cette chanson pour de l'argent, » dit-elle en se glissant sous le petit hangar appuyé contre la hutte.

La vieille, qui avait vu tomber la pièce, courut à quatre pattes pour la chercher... Le vieillard m'avait préparé, dans un coin, une botte de bruyère, et je me couchai.

Il me fallut longtemps pour m'endormir, je pensais à la chanson de la Bohémienne. Elle m'avait en effet raconté la véritable histoire de cette race étrange que nous appelons Bohémiens, et qui n'a fait que passer en Bohême comme elle a passé en Égypte et en Turquie. Les Bohémiens sont des Indiens qui, chassés de l'Indoustan par une invasion, ont traversé l'Assyrie et l'Égypte, puis ont pénétré dans le centre de l'Europe en remontant le Danube. Les habitants de la Bohême les traitèrent bien pendant quelque temps, mais comme leurs hôtes conservaient leur religion et leurs mœurs, ils craignirent bientôt pour leur sûreté et ils les chassèrent. Arrivés en France, nous leur avons conservé le nom du pays qui nous les avait envoyés. Voilà pourquoi le nom de la Bohême, ce beau pays d'agriculteurs et de verriers, réveille en nous des idées de magie, de désordre et de mélodrame ; elle a imposé son nom à une race qui, pour se venger, a jeté sur elle le vernis de ses défauts.

Enfin, je finis par m'endormir au milieu de mes réflexions, et je m'éveillai avec le jour. Je partis aussitôt. Mes hôtes n'essayèrent pas de me retenir, et la jeune fille que j'entendais causer avec sa chèvre ne voulut pas sortir pour me dire adieu.

En voyant la charmante gravure qui accompagne ma méchante histoire, j'ai été tout honteux.

Au lieu de vous conduire sur un rameau inconnu des Cévennes, n'aurais-je pas mieux fait de vous promener sous les grands tilleuls des îles de la Moldau, dans les salles armoriées du vieux palais de Prague? — Oui certainement. — Eh bien, je vais essayer de réparer un peu ma faute, en vous donnant au moins les noms de ces portes massives, de ces flèches fleuronées, de ces coupoles et de ces dômes, qui font ressembler Prague, disent les poètes, à un bracelet de rubis dans une coupe de lapis.

Venez au milieu du pont, aux pieds de cette grande statue d'évêque, et regardez; de là vous découvrirez : la *Vieille Ville*, la *Nouvelle Ville*, la *Petite Ville* et la *Ville Haute*, qui, à elles quatre, forment la capitale de la Bohême, fondée par la reine Libussa sur les débris de l'antique cité des rois germains, contemporains des Césars de Rome.

Sur la rive gauche de la Moldau, au faite de cette colline, cette masse sombre est le palais impérial, le palais de Hradchin où l'on compte quatre cents chambres. Ce palais est célèbre dans l'histoire de la Bohême : c'est de là que partit le signal de la guerre de trente ans, lorsque les notables de Prague, sous la conduite du comte de Phurn, jetèrent par les fenêtres les gouverneurs de l'empereur d'Allemagne. Cette façon expéditive de se débarrasser d'hôtes incommodes a été nommée par les historiens, défénestration de Prague. Pourtant ce palais ne fut pas toujours si inhospitalier, car ce fut lui qui abrita plus tard Charles X et sa famille. Si vous pénétriez dans la cour d'honneur, vous y verriez une belle statue équestre de saint Georges; et si vous montiez sur la terrasse de son jardin, vous pourriez y visiter l'observatoire du grand astronome Tycho-Brahé avec lequel Rodolphe II cherchait à lire dans les astres.

Cette église à la flèche aiguë, c'est Saint-Veit, la cathédrale fondée en 930 par saint Wenceslas, le premier duc chrétien de Bohême, que sa mère, encore attachée à l'idolâtrie, fit assassiner quelques années plus tard. Une partie de cette église s'étant écroulée, elle fut rebâtie par Jean de Luxembourg,

l'héroïque aveugle de Crécy, celui qui se fit tuer dans nos rangs, où il voulait au moins, disait-il, *ferir* encore un coup d'épée et n'être pas venu pour rien. On trouve dans l'intérieur de Saint-Veit les tombeaux de Charles IV, de Wenceslas IV, de Podiebrad — le défenseur de la Bohême contre les Hongrois — et ceux des empereurs Maximilien II et Ferdinand I^{er}.

Parmi les quarante églises de Prague, il y en a encore plusieurs qui sont célèbres : celle de Fein qui renferme le tombeau de Tycho-Brahé et sa statue équestre; celle de Saint-Gall où Jean Huss prêcha ses doctrines impies; celle de Domkirche, qui a des dômes boursoufflés comme les églises russes.

Outre ses églises et son Hradchin, Prague a encore 68 palais; une université qui du temps de Jean Huss enseignait à 30,000 élèves; une bibliothèque de 150,000 volumes; des observatoires et des musées. Pendant longtemps elle fut la plus savante ville d'Allemagne, et elle est encore la seconde ville de l'Empire d'Autriche.

Maintenant que vous avez vu Prague à vol d'oiseau, regardez plus attentivement sa merveille, l'admirable pont que représente la gravure. Il est, dit-on, le plus solide de l'Europe; il a 16 arches et 600 mètres de long. Il fut commencé en 1358 par Charles IV, fils de Jean de Luxembourg, et achevé seulement en 1512. Les pierres en ont été taillées avec tant de soin que l'on n'en voit plus les joints, et les 32 statues qui le bordent sont trois fois plus haute que nature. Ce pont, mis sous l'invocation de saint Jean Népomucène, est la promenade favorite des gens de Prague; ils viennent y jouir du panorama splendide qui s'étend autour d'eux. Il y a pourtant sur ce pont une tache de sang, c'est de là que Wenceslas IV fit jeter dans le fleuve saint Jean Népomucène, qui avait refusé de trahir le secret de la confession de la reine. Mais les îles de la Moldau sont si vertes qu'on oublie, en les regardant, la méchanceté humaine pour ne songer qu'à la bonté divine qui donne à la rivière des courbes si gracieuses, aux arbres un ombrage si frais.

LOUIS DE LYRON.

LES PETITES INDUSTRIES



Voici l'hiver, l'hiver et ses longues nuits, l'hiver et ses tristes-jours, l'hiver et le froid, l'hiver et la souffrance, — non pour vous, jeunes filles heureuses qui lisez ceci, mais pour les ouvriers, les pauvres, les faibles, qui redoutent cette saison que vos vœux appellent peut-être. Pour vous, qu'est-ce que l'hiver? des soirées passées auprès d'un bon feu; vous, tirant l'aiguille

ou faisant courir la navette, pendant que votre père lit à haute voix. Tantôt vous ferez un peu de musique, et puis vous prendrez une tasse de thé. A mesure que l'hiver s'avance, les fêtes arrivent et vous attendent, et le frileux vieillard vous apparaît entouré de fleurs et de parures. Avec l'hiver, les bals, les concerts, les diners, les présents de Noël et de la nouvelle année, une vie plus intime avec la famille et les amis. Voilà l'hiver pour ceux qui ont une

grande fortune, ou même, dans de moindres proportions, qui ont quelque aisance, comme l'été n'est pour eux qu'une saison de voyages et de villégiature. Mais les pauvres gens ! mais ceux qui ont besoin de tout et qui ne possèdent rien ! Pensez donc à ce qu'est l'hiver pour eux ! Et encore, laissons de côté le *pauvre officiel*, celui qu'on inscrit sur la liste des indigents, que secourent les bonnes Sœurs, les sociétés de bienfaisance et les âmes charitables du quartier ; prenons, non pas même l'ouvrier, ses bras vigoureux nourrissent son corps, mais étudions l'ouvrière, la femme, la jeune fille qui, sans soutien sur la terre, doit demander à son industrie le pain de chaque jour.

Son industrie ! en a-t-elle une ? Si un père et une mère aimants et prudents n'y ont pas pourvu, elle arrivera à vingt ans sans avoir d'état, et alors il faudra qu'elle entre en fabrique. Triste sort ! il en est peu d'aussi dignes de compassion. Songez donc : elle a vingt ans, elle est faible, car elle a été mal et peu nourrie ; c'est égal, il faut qu'elle se lève entre quatre et cinq heures du matin, et qu'après un frugal déjeuner de pain et de lait coupé, elle s'en aille, dans les ténèbres, par la boue, la neige ou le verglas, gagner son atelier. Là, elle dépouille ses habits ordinaires, elle revêt une jupe grossière, et, toute la journée, elle restera debout, circulant à grand-peine entre des machines pressées les unes contre les autres, respirant un air chaud, humide, épais, chargé de poussière et de détritiques de lin ou de coton, surveillant son métier sans pouvoir le quitter des yeux, et obligée à une vigilance incessante si elle ne veut être saisie et emportée par un des bras de ce Briarée qui agite tout autour d'elle. Ce travail pourrait passer pour un supplice : il dure douze heures, et cela sans repos du matin au soir, et pour un salaire qui suffit à peine aux besoins du jour. Cependant le gain des ouvrières qu'emploie la grande industrie des tissus (laine, coton, fil et soie), quoiqu'il soit peu proportionné avec les immenses fatigues qu'elles endurent, leur donne du pain, et, en général, la charité ne doit penser à elles que dans les temps de maladie et de chômage (fréquents, hélas !). Mais la petite industrie est bien la plus triste chose du monde, car elle est presque toujours insuffisante pour les besoins de celles qui y cherchent une ressource.

Connaissez-vous un mot plus triste que celui de *petite industrie* ? On voit, on devine une pauvre fille sans état, peut-être sans forces, peut-être sans talent, allant offrir de maison en maison son chétif savoir-faire, s'industriant pour vivre, sans que personne se préoccupe si elle réussit... Comparez votre sort et le sien. vous à qui est si facile ce chemin que tout lui rend fatigant et douloureux ! Que vous demandait-on à vous ? de vivre et d'être heureuse. Que vous impose-t-on ? les plus doux devoirs, des travaux qui sont des plaisirs, et un peu de reconnaissance, d'af-

fection payent, et au delà, les dettes de cœur que vous contractez. Comparez encore et voyez ce que coûte votre vie matérielle, et ce que rapporte ce labeur incessant des femmes employées dans les petites industries.

Prenons d'abord le plus élégant de ces petits états, l'état de fleuriste. Six mille ouvrières s'occupent à Paris de cette fabrication. Les plus habiles sont de véritables artistes ; ne parlons pas de celles-ci, le talent est toujours un fait exceptionnel ; mais l'armée des simples ouvrières, qui découpent, chiffonnent et montent les fleurs, ne gagne que 2 francs par jour pour une journée de onze heures. C'est là, cependant, un bon état comparé aux autres. La *passementière* gagne 1 fr. 50 c. ou 1 fr. 75 c. par jour, et il y a par an une morte saison de quatre mois ; puis les caprices de la mode, qui réduisent aussi les proportions de ce travail. La *bimbeloterie* occupe à Paris un grand nombre d'ouvrières, depuis celle qui habille les poupées jusqu'à celle qui colle du papier couleur d'acajou sur des meubles en miniature. Un petit nombre d'ouvrières d'élite se font de fortes journées ; les autres reçoivent par jour de 1 fr. 50 c. à 2 fr. En novembre et décembre, elles sont accablées de besogne, il faut passer les nuits à parer les baby's, à dresser les petits lits, à coudre les trousseaux ; le reste de l'année subit de fréquents chômages, et, comme le remarque M. Jules Simon, à qui nous empruntons ces détails, le luxe à Paris ne sait qu'écraser les ouvriers ou les affamer.

Le *cartonnage*, la *papeterie*, la *librairie* emploient des mains de femme, et leurs salaires varient de 2 fr. à 2 fr. 50 c. Quelques imprimeurs emploient des femmes au travail de la casse, mais c'est un labeur énervant, parce qu'il les oblige à rester debout et qu'il use promptement la vue.

Les *blanchisseuses*, pour une journée de quatorze heures, gagnent 2 fr. 50 c. ; les repasseuses ont le même salaire, un peu plus élevé seulement lorsqu'elles tuyaient le linge. Ce sont des métiers durs et dangereux pour la santé, et la longueur de la journée explique l'élévation du salaire.

Les *couturières*, *modistes*, *lingères*, *corsetières*, *brodeuses* ont des salaires fort variables, selon le talent individuel, selon la mode aussi, qui tantôt patronne tel genre d'ouvrage, et tantôt le délaisse. On peut dire, en général, qu'une très-bonne ouvrière modiste, habile, exercée, peut gagner jusqu'à 5 francs, une couturière hors ligne 4 francs, aussi bien qu'une bonne corsetière ou une habile lingère.

Les *repriseuses*, les *couturières* pour les tapissiers et pour les cordonniers gagnent jusqu'à 3 fr. 50 c., mais ce sont là les salaires exceptionnels, et parmi les pauvres filles qui manient l'aiguille, il y a une échelle de gain qui, de 5 francs, décroît jusqu'à 15 centimes par jour. Il faut prendre une moyenne, qui est de 2 francs, gagnés dans une journée de treize heures, passée tout entière à coudre sans lever les yeux, sans reposer ses mains, et encore faut-il défalquer sur cette somme le fil ou la soie que l'ouvrière emploie.

Vous voyez que la plupart des ouvrières n'arrivent à gagner, en dépit d'un labeur assidu, qu'une somme de 1 fr. 50 c. ou de 2 fr. Maintenant, faites leur budget : loyer, — nourriture, — blanchissage, — toilette, — chauffage, — éclairage, — réduisez-le tant que vous pourrez, réfléchissez aux dimanches

et aux chômages, et voyez si une pauvre fille n'a pas besoin qu'on s'intéresse à elle, qu'on vienne à son aide d'une manière efficace.

Comment lui venir en aide, me direz-vous? En veillant sur celles que vous connaissez, en les faisant travailler, en les recommandant à de bonnes et honnêtes maisons, en leur faisant, à l'occasion, une petite offrande motivée par une fête, par la nouvelle année, par exemple, car il faut ménager l'honnête fierté des pauvres. Un vêtement de laine, un vieux manteau, des chaussures, un peu de linge sont des présents utiles et qui seront bien reçus, et il vaut mieux donner à l'ouvrière indigente qu'à la domestique qui gagne de gros gages. Quand vous aurez acquis la confiance d'une jeune ouvrière, votre voisine peut-être, vous pourrez l'engager à aller au patronage, établi maintenant dans chaque paroisse de Paris et de toutes les grandes villes; là, elle passera doucement son dimanche, loin des plaisirs dangereux et des fréquentations mauvaises; elle y sera amusée et guidée tout à la fois, et prendra dans ce jour de repos force et courage pour six jours de travail.

Engagez-la aussi à se faire inscrire dans une société de secours mutuels qui fonctionne à Paris spécialement pour les ouvrières, sous le vocable de Sainte-Marie; elle y trouvera les secours de l'association en cas de maladie et en cas de chômage. Mais, faites mieux, encouragez ces institutions par vos aumônes et vos exemples, versez une petite somme dans la caisse des secours, protégez les patronages en envoyant des livres pour leurs bibliothèques, des petits lots pour leurs loteries, des jeux même pour amuser les jeunes filles, car il faut un but à la réunion de cette jeunesse, et proposez-vous, quand vous serez plus âgée, d'être dame

du patronage de votre paroisse, et d'aller fréquemment au milieu de ces enfants, les visiter, les égarer par de bonnes paroles, des dons, des conseils pratiques que l'habitude de la vie vous inspirera. Tout cela demande de la bonne volonté; mais qui n'en aurait pas devant les besoins moraux et corporels de tant de jeunes filles à qui l'on peut faire du bien? du temps et un peu d'argent, mais n'en trouve-t-on pas toujours pour les plaisirs, pour la toilette?

Pensez donc aux ouvrières qui travaillent tant, qui sont si peu rétribuées, à qui la vie est si dure; tâchez de leur faire du bien par une aumône intelligente, une protection qui ne se borne pas à des paroles, une vigilance amie, vous serez récompensée, car s'il y a de terribles châtimens pour les riches sans entrailes, il y a de douces, d'immortelles récompenses pour ceux qui ont eu l'intelligence sur le pauvre et qui lui ont tendu les bras. Cet avis, cette prière s'adressent surtout à nos lectrices de Paris, qui sont à la fois environnées de pauvres et de bonnes œuvres. Il s'agit de connaître les unes et les autres. Mais nous espérons que nos lectrices de province en feront aussi leur profit. En tous lieux les femmes travaillent beaucoup et sont peu rétribuées, en tous lieux on doit soulager leur faiblesse et aider à leur labeur, que ce soient les brodeuses des Vosges, les dentellières d'Alençon et du Puy-de-Dôme, les tresseuses de paille de l'Alsace, les tisseuses lyonnaises, les tailleuses de rubis du Jura, les sarrautières de Lille, les pêcheuses des côtes, les marchandes de sardines de Bayonne, les teinturières d'Amiens, ou les *organisières* du Languedoc, partout elles ont besoin d'aide et d'appui, et nous le réclamons humblement pour elles!

M. B.

BIBLIOGRAPHIE.

LES

PETITS ENFANTS MALADES

CONSEILLER MÉDICAL DES MÈRES DE FAMILLE

Par le docteur A. GRAND-BOULOGNE (1).

Les mères de famille, celles surtout qui habitent la campagne, éloignées des conseils et des

secours de la science, nous sauront bon gré de leur signaler l'ouvrage recommandable et distingué du docteur Grand-Boulogne. Médecin spécialiste, comme l'on dit aujourd'hui, il a étudié particulièrement les maladies de l'enfance, ces maladies si nombreuses, souvent si foudroyantes, qui jettent un crêpe noir sur tant de berceaux; et, dans un style compréhensible à tous, il les analyse, en indique les premiers symptômes, la marche, les développements et enfin le traitement. Le livre à la main, une mère peut se rendre compte des souffrances de son enfant, et suppléer, par l'induction, à ce que le petit malade ne saurait expliquer; elle peut diriger le régime et appliquer les premiers remèdes, en un mot, elle peut sauver son enfant, car, on le sait, certaines

(1) Chez Charles Douniol, 29, rue de Tournon, Paris. — Un fort volume in-12, prix : 3 fr. 50.

maladies sont si rapides et si terribles, que si le mal n'est pas combattu avec énergie à sa naissance, il triomphera infailliblement. — Il en est ainsi du *croup*, des *convulsions*, de la *fièvre cérébrale*, des *angines*, et de tant d'autres maladies implacables, terreur des mères! Toutes sont nommées dans le livre consciencieux que nous recommandons, et leurs remèdes sont indiqués avec précision.

Le docteur Grand-Boulogne, éclairé par l'expérience, a admis dans un éclectisme généreux les moyens curatifs des diverses médecines qui se disputent aujourd'hui la confiance publique; il indique, à chaque maladie, les moyens employés par l'allopathie et par l'homéopathie, en distinguant, avec impartialité, ceux qui, dans sa longue pratique, lui ont paru obtenir le plus de succès. Il s'explique nettement à ce sujet dans sa préface :

« On verra, dit-il, que je ne préconise aucune doctrine, aucun système. Sans parti pris d'avance, je recommanderai tantôt les médicaments homéopathiques, tantôt les remèdes ordinaires, sans excepter ceux qu'on appelle *remèdes de bonne femme*; mais les conseils que je donnerai auront, je l'espère, une autorité exceptionnelle, car ils seront appuyés sur trente ans d'expérience et de pratique médicales en Europe, en Afrique, en Amérique, et dans les climats les plus divers... »

Ce livre, très-étendu, est terminé par d'excellents conseils sur l'hygiène qui convient à l'enfance. Nous en extrairons quelques passages, qui, sans doute, donneront à toutes les mères le désir de posséder dans son entier ce livre, guide précieux, créé pour elles.

« Les soins de propreté sont des plus importants. J'ai insisté longuement sur l'utilité des frictions à l'eau froide, pratiquées tous les matins sur le corps de l'enfant. Dans l'état de santé le plus parfait, ces frictions exercent encore une influence des plus favorables. Elles assurent, pour ainsi dire, contre les coups de froid, les rhumes, les maux de gorge, les torticolis, etc.; je les conseille pour tout le monde, et j'affirme qu'on s'en trouvera toujours à merveille.

« C'est une mauvaise habitude que de laver la figure et les mains de l'enfant à l'eau chaude; l'eau froide est préférable, et la peau s'en trouve mieux.

« L'enfant, accoutumé aux frictions générales à l'eau froide, n'a jamais besoin de prendre des bains, les autres doivent prendre un bain de propreté complet au moins deux fois par mois.

« L'alimentation est ordinairement l'objet d'une sollicitude constante. Mais combien de mères, sans y prendre garde, s'engagent dans une mauvaise voie!

« Un point très-important, c'est de ne pas habituer l'enfant aux châtiments et à la friandise. Peu de bonbons, peu de sucreries. Pas de chocolat, ni de café au lait, encore moins de café pur. Jamais de liqueur, même la plus douce, jamais de vin pur, à moins que la constitution lymphatique de l'enfant ne l'exige.

« Tous les matins, après le lever, une bonne soupe au pain et aux légumes, ou bien une copieuse panade, assaisonnée de quelques cuillerées de lait, un potage aux pâtes d'Italie, afin que la monotonie n'engendre pas le dégoût.

» Les viandes les plus profitables à l'enfant sont le bœuf et le mouton rôtis ou braisés, mais il peut, sans le moindre inconvénient, manger du veau, de la volaille, du gibier, du poisson. Au dessert, un peu de confiture, du fromage, des fruits peuvent lui être accordés.

» On doit habituer les enfants à boire modérément, soit en mangeant, soit dans l'intervalle des repas. La meilleure boisson, incontestablement, c'est l'eau fraîche, pure, ou très-légèrement vineuse; celle-ci désaltère parfaitement, et beaucoup mieux que l'eau sucrée, les sirops et les limonades; je ne dis pas qu'il faille proscrire ces diverses boissons, mais on ne doit pas en faire un usage habituel.

» Après la nourriture, l'exercice et le repos sont, dans l'existence de l'enfant, ce qui contribue le plus au développement de ses forces.

» Prenant l'enfant à l'époque où il peut déjà courir sans être soutenu, nous dirons que le mouvement et l'exercice lui sont aussi nécessaires que l'aliment. Les principaux exercices peuvent se réduire à quatre : la promenade, les jeux, la gymnastique, la natation. Une mère doit prendre l'habitude d'envoyer chaque jour, et plutôt deux fois qu'une, son enfant à la promenade, quand le temps le permet. La marche doit être tantôt lente, tantôt rapide, et poussée jusqu'à une fatigue modérée. Il est utile de mettre aux mains de l'enfant soit une balle, soit un cerceau, ces objets lancés par lui l'excitent, le stimulent, mettent dans ses mouvements une énergie et un entrain que la promenade seule ne pourrait donner. Il est désirable que l'enfant prenne ses ébats avec de petits compagnons de son âge. L'isolement lui pèse, et la mère ou la bonne, si ingénieuses qu'elles soient, ne suppléent que d'une manière imparfaite au concours d'autres petits enfants. Avec ceux-ci, son animation est plus grande, les cris, les éclats de voix doublent son énergie, toutes les parties du système moteur sont simultanément en jeu. C'est l'occasion aussi de donner à ces petits êtres les premières notions de la bonté, de la charité, de la déférence, et l'on ne saurait croire tout ce que l'on peut infuser de bon dans cette âme si jeune mêlée à d'autres âmes enfantines, pendant que les membres s'assouplissent et que le corps entier se pénètre de force et de vigueur.

» L'exercice au grand air est utile dans toutes les saisons; pourvu que l'enfant soit chaudement vêtu, il peut se promener, courir, jouer au dehors, quelle que soit la température. Je dirai plus, les grands froids sont moins à craindre que les grandes chaleurs, et rien ne *tonifie* davantage qu'un air vif et froid sans humidité. D'un autre côté, rien n'est plus défavorable à l'enfant qu'un séjour prolongé dans une chambre chaude et peu aérée...

» Le repos et le sommeil sont la conséquence forcée de l'exercice. Plus l'enfant est jeune, plus le repos au lit doit être prolongé. Pendant la seconde enfance, dix heures de sommeil sont nécessaires. Il est convenable d'éviter les longues veillées; on couchera donc l'enfant tous les soirs, entre huit et neuf heures, pour le faire lever entre six et sept heures du matin. Le lit ne doit pas être mou; couvertures en quantité suffisante pour n'avoir rien à

redouter du froid, mais couchette un peu dure et matelas de médiocre épaisseur.

» Si la famille a la jouissance d'un jardin, je recommande expressément l'exercice du jardinage. On met dans les mains de l'enfant des instruments proportionnés à ses forces. On lui apprend à ratisser une allée, à bêcher une plate-bande, à arroser le gazon et les fleurs. On le familiarise déjà avec des connaissances tout élémentaires sur les phénomènes charmants de la végétation, on lui dit le nom des fleurs, on lui apprend à les connaître et à les aimer.

» Ce genre d'exercice développe à la fois le corps, l'intelligence, la mémoire, et si les parents savent s'y prendre, ils le rendent extrêmement attrayant. Il a d'ailleurs toute l'importance d'un véritable travail, et ce travail, utile à tous les points de vue, remplace avantageusement celui de l'école, où l'on envoie presque toujours prématurément les petits enfants. Jusqu'à l'âge de six ans, sans abandonner un seul jour l'embellissement de l'âme du petit enfant par une bonne éducation, on ne doit se préoc-

cuper de son instruction qu'à un point de vue tout à fait secondaire. Cette instruction doit se réduire à l'enseignement verbal de la mère, et, j'ose le dire, pourvu que celle-ci ait un peu d'esprit et de sagacité, elle trouvera moyen d'apprendre chaque jour à son enfant autant de choses qu'il en apprendrait en une semaine dans la meilleure des écoles... Elle lui inspirera le goût des choses honnêtes, le mépris pour celles qui ne le sont pas; elle lui infusera la complaisance, la douceur, les premières notions du juste et de l'injuste; en un mot, elle imprimera à tous les actes de son enfant une direction telle que chacun concoure à faire de lui ce que nous avons dit plus haut : *Mens sana in corpore sano*, une âme pure dans un corps vigoureux. »

A nos recommandations pressantes en faveur de ce bon livre, il convient cependant d'ajouter une restriction : quoiqu'il soit écrit dans l'esprit le plus pur et le plus chrétien, il n'est fait toutefois que pour les mères ; les jeunes filles ne doivent pas le lire.

M. B.

MÉMOIRES D'UN CHEVAL



Je suis né en Normandie, dans un joli château situé à quelques lieues de Caen, ou pour parler plus exactement, je suis né dans une des écuries de ce château. Ma mère était une grande jument normande qui avait la tête busquée, de belles allures et un bon caractère. Je n'ai pas connu mon père, mais j'ai beaucoup entendu parler de lui; il était Anglais, du sang le plus pur, et aussitôt que je fus au monde, mon propriétaire chercha avidement la ressemblance qui pouvait exister entre mon père et moi.

« Heureusement, s'écria-t-il, il n'a pas la tête de sa mère! »

Je regardai ma mère avec tendresse; elle ne paraissait pas en peine du mauvais compliment qui lui était adressé; elle était uniquement occupée de moi, et passait doucement sa langue sur mon poil ébouriffé. J'ai pensé bien souvent à cette première toilette, si différente de celles qui me furent faites depuis, quand on passait rudement des étrilles sur ma peau.

Le châtelain, mon maître m'examina de tous les côtés; il était aidé dans cet examen par un vétérinaire, qui déclara que j'étais un joli poulain. Il conseilla à monsieur le comte de me garder jusqu'à l'âge de trois ans; il pourrait alors me vendre un très-bon prix à la foire de Quibray.

« S'il est beau, je le garderai tout à fait, répondit le comte, je le dresserai pour Berthe. »

Mademoiselle Berthe entraît au même instant.

C'était une petite personne blanche et rose, dont les cheveux, blonds comme les blés et un peu crépus, ressemblaient à du foin; mon premier désir en venant en ce monde, fut de manger les cheveux de mademoiselle Berthe de Pontchartrin. Elle s'approcha de ma mère, lui tendit sa petite main, qui contenait un gros morceau de sucre que j'entendis bientôt craquer sous les dents maternelles.

« Viens, ma Brenda, dit mademoiselle Berthe en saisissant le licol et en approchant de ses lèvres les naseaux de ma mère. Ton petit poulain est bien mignon, je vais le caresser, tu le veux bien, dis, ma vieille Brenda? »

Ma mère ne répondit rien, mais elle hennit, secoua la tête, et ne s'opposa pas à l'entrée de mademoiselle Berthe dans notre stalle. Mademoiselle Berthe me parût très-turbulente; elle commença par me déranger, par me retourner dans tous les sens; elle témoignait à ma mère une grande confiance, elle lui tirait les crins, la chatouillait, et, pour un rien, elle eût passé entre ses quatre jambes. Elle se mit à me frotter le dos, à me prendre le museau, et à me tirer les oreilles. Si j'avais pu parler, j'aurais dit : S'en ira-t-elle bientôt?

« Laisse donc cette bête tranquille, dit M. de

Pontchartrin. Plus tard, si elle est sage, et toi aussi, tu la monteras, elle sera pour toi. »

La pétulante Berthe eut une explosion de joie ; elle battait des mains et sautait sur notre paille ; elle fatiguait ma mère et m'étourdissait. Ma mère, malgré sa patience, coucha légèrement les oreilles et leva un de ses pieds avec un mouvement de contrariété très-marqué.

« Sors donc de là, » dit M. de Pontchartrin, qui saisit mademoiselle Berthe par le bras et l'éloigna de notre domicile.

Mademoiselle Berthe passa dans une stalle voisine, et grimpa sur le dos d'une grande jument allemande. J'ai su depuis que ma mère avait eu fort à se plaindre de cette jument. Quand on l'attelait avec elle, l'Allemande, nonchalante comme toutes les Allemandes, ne tirait pas et laissait toute la charge à ma mère.

Quelques jours après ma naissance, je fus conduit dans une belle prairie, où je pus prendre en paix mes ébats. Ma mère venait avec moi ; nous étions libres et heureuses ! Nous avions pour compagnes quatre vaches qui n'étaient point une ressource de société pour ma mère ; leurs allures et leurs habitudes ne pouvant lui convenir, mais elles n'étaient pas gênantes. Elles avaient le bon esprit de reconnaître notre incontestable supériorité et de nous céder le pas en toute circonstance. Je grandis à l'ombre des vieux chênes qui entouraient ma prairie.

Oh ! combien à l'heure qu'il est, les souvenirs de ce passé plein de charmes sont chers à ma mémoire ! Mon berceau était si vert ! l'herbe si tendre ! le lait de ma mère me semblait un si doux breuvage ! A présent, quand je porte mes regards en arrière, je crois avoir fait un beau rêve. Les jours de mon enfance m'apparaissent comme l'insaisissable rayonnement d'un âge d'or que je ne verrai jamais ! Si les chevaux avaient le droit d'espérer une autre vie, je demanderais à notre maître à tous de me rendre ma prairie et ma mère !

Les hommes, nos tyrans, sont-ils, comme nous, destinés à commencer doucement leur existence, pour souffrir de plus en plus à mesure qu'ils approchent de son terme ? Je le crois autant que je puis en juger par les observations que j'ai faites durant la longue carrière que j'ai parcourue, au trot et au galop, et que j'achève tristement au pas.

Souvent mademoiselle de Pontchartrin venait s'ébattre avec moi dans ma prairie. L'impression défavorable qu'elle avait fait sur mon esprit le jour de ma naissance, s'effaçait à mesure que je la connaissais. Elle n'avait ni les qualités ni les défauts des jeunes filles, c'était un gentil garçon, heureux d'être au monde, une plante qui s'épanouissait, en souriant à tout ce qui l'entourait. Une seule chose était choquante en elle, son costume ! Si Berthe avait pu échanger ses robes contre un pantalon et une veste, tout eût été en harmonie dans ce petit être vif et fort.

Elle aimait ma mère et m'aima bientôt aussi. Elle arrivait auprès de nous en bondissant, ses petites mains toujours pleines de friandises. Elle ôtait de ses lèvres un bon fruit, bien mûr, pour nous le présenter ; nous le prenions sans faire de cérémonies, mais nous avions soin d'effleurer à peine les

jolis doigts qui le tenaient. Mon existence ne varia pas pendant deux années ; il y eut seulement quelques modifications apportées dans mon régime. Je ne connaissais encore que l'herbe fraîche et le lait de ma mère, quand on me présenta, dans un espèce de panier plat, de petites graines qui, à première vue, n'avaient rien de bien appétissant. Je les flairai avant de les goûter, et le souffle de mes naseaux en fit voler en l'air une certaine quantité. Le palefrenier parut mécontent, et ma mère intervint. Elle me donna l'exemple en plongeant son museau dans le panier, et en faisant disparaître la moitié de ce qu'il contenait. Je me décidai enfin à prendre ce qui restait et je m'en trouvais très-bien. Chaque jour on renouvelait le repas, et je devins plus gai et plus vigoureux. Ces petites graines, insignifiantes en apparence, nous donnent du jarret et de l'ardeur. Les hommes n'ont rien de si bienfaisant dans leur alimentation. L'avoine nous sert à la fois de rôti, de vin généreux et de café, elle nous soutient, nous excite et nous réveille.

Après deux années de liberté, je fus enfermé dans l'écurie où j'étais né. J'eus une stalle éloignée de celle de ma mère, pour laquelle, du reste, mes sentiments s'étaient bien refroidis. Elle-même ne me regardait plus. Sa tendresse était concentrée sur un jeune frère qu'elle m'avait donné sans que je le lui eusse demandé. J'eus de la peine à me résigner à cette vie nouvelle ; je frappais de mon pied les planches de ma stalle ! Le fer retentissait, mais le chêne ne cédait pas, et je restais prisonnier. Mon licol me gênait, je parvins, une ou deux fois, à le défaire en frottant mes oreilles contre les barreaux de mon râtelier, et je me mis à errer dans l'écurie. Je reçus alors plusieurs ruades de mes camarades, qui tous étaient partisans de l'égalité sociale, et ne se souciaient pas de me voir le privilège de la liberté, tandis qu'ils étaient attachés par la tête, ce qui est certes, de toutes les servitudes, la plus humiliante.

Une année encore se passa, et puis un jour vint où l'on m'introduisit une barre d'acier dans la bouche ; on me sortit de l'écurie, et Jean, le palefrenier qui m'avait servi depuis ma naissance, se permit de monter sur mon dos. Je fus choqué de cette familiarité, et je fus ensuite exaspéré de voir que Jean voulait me diriger à sa fantaisie, en tirant à droite et à gauche sur la barre d'acier qui me traversait la bouche et me glaçait les dents. Je sautai deux ou trois fois en ayant soin d'élever ma croupe plus haut que ma tête. Jean résista d'abord, puis il fut lancé en avant, comme un volant repoussé par une raquette. Quand je fus débarrassé de mon cavalier, je courus à toutes jambes vers ma prairie, et franchissant la barrière qui en défendait l'entrée, je me mis à paître, ni plus ni moins que si ma conscience était tranquille. Mais bientôt apparut M. le comte de Pontchartrin, mon maître. Il avait de grandes bottes armées de dards longs et effilés qui brillaient au soleil. Il tenait dans sa main droite une légère badine, flexible comme un roseau. Il était suivi d'un valet qui portait une selle. Je fus sellé, et qui plus est sanglé, comme une femme coquette qui veut avoir la taille fine. Je voulus me débattre, mais avant même d'avoir eu le temps de combiner ma défense, le comte de Pontchartrin

était en selle. Je fis un saut furieux, tel que celui qui m'avait débarrassé de Jean, mais mon maître ne bougea pas ; je le sentis au contraire lié à moi plus fortement, et deux pointes acérées entrèrent dans mes flancs. Je lançai de toute ma force une ruade. Ma tête fut relevée si haut par la main qui me tenait, que je perdis la liberté de mes mouvements. Je me dis alors : « Ah ! tu veux que je porte la tête haute, attends un peu, tu vas voir ! » Et relevant encore plus ma tête, je levai aussi mes jambes de devant, en battant l'air avec mes pieds, restant à demi ployé sur mes jarrets et prêt à me renverser. Les deux pointes dont j'ai parlé s'enfoncèrent de nouveau dans mes flancs, et la douleur me fit retomber, vaincu, sur mes quatre jambes.

Tout cela s'était passé dans ma chère prairie ; les vaches, mes anciennes compagnes, furent témoins de la lutte et de ma défaite. J'étais vexé et humilié.

Je le fus plus encore, quand je vis la blonde tête de mademoiselle Berthe apparaître auprès de la barrière qui s'ouvrait sur mon passage.

« Oh ! qu'il est joli quand il se défend, criait-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre. Père, je le monterai demain, n'est-ce pas ? »

— Tu ne le monteras jamais, si son caractère ne change pas, » répondit M. de Pontchartrin.

J'allais me refuser à passer la barrière, mais ces mots furent pour moi un talisman ; je voulus mériter l'honneur de porter un jour la jolie Berthe que j'aimais tendrement, et qui était restée à dix-sept ans la rieuse et folâtre enfant, dont j'ai essayé d'esquisser le portrait.

Je me mis donc en marche d'un pas calme et cadencé. J'étais très-beau ! Ma robe était foncée, presque noire, ma crinière épaisse et lustrée, ma queue gracieusement attachée, s'écartait de ma croupe. J'avais le garrot élevé, les jambes fines et nerveuses, la tête carrée, les oreilles fermes et courtes, et une marque blanche formait une étoile au milieu de mon front.

Je me vis pour la première fois en suivant le cours d'une rivière, qui reflétait mon image. J'avais grand air et mon maître avait plus grand air encore. Il portait haut la tête et ses mouvements étaient si intimement liés aux miens, que je me pris à croire qu'il faisait partie de moi-même.

Chaque jour nous nous promenions ensemble ; j'essayai bien quelquefois de me soustraire à cette domination absolue, mais j'étais rappelé à l'obéissance avec autant de force que de bonté, car le comte me faisait rarement sentir les dards aigus dont j'ai parlé. Il se contentait de presser avec ses jambes les panneaux de sa selle. C'était une menace, ou plutôt un avertissement, qui me faisait rentrer dans le droit chemin.

Après six mois d'instruction, j'étais parfaitement dressé, et mon maître me jugea digne de porter sa fille unique et chérie, la gentille Berthe.

Hélas ! je touche à la catastrophe qui fut cause des malheurs de ma vie. Je perdis, comme Adam et Ève, mon paradis, non pour une pomme, mais pour une pierre, ce qui était encore moins excusable.

Un matin, on me mit une selle un peu plus lourde que celle à laquelle j'étais habitué ; trois angles au lieu de deux, devaient la maintenir en

parfait équilibre. On me conduisit devant le perron du château. De nombreux spectateurs apparaissaient aux portes et aux fenêtres. Je crus qu'ils étaient là pour saluer mon arrivée et admirer mon départ : j'étais aussi présomptueux que l'âne chargé de reliques.

J'attendis un instant ; on resserra encore mes sangles ; le comte examina lui-même la manière dont j'étais bridé ; il passa son doigt sous ma gourmette pour s'assurer qu'elle était assez serrée, et ne l'était pas trop. Quelle sollicitude ! Je me demandais ce qui me valait ce redoublement de soins, quand j'aperçus mademoiselle Berthe qui descendait les marches du perron, en relevant sur son bras la queue de son amazone. Une petite casquette de velours noir était crânement posée sur son oreille. Ses beaux cheveux blonds débordaient de tous côtés ; ses yeux brillaient de joie ! Elle s'avança vers moi et commença à me caresser. Chère petite créature ! Elle était contente de se confier à moi, et le plaisir ne la rendait pas égoïste, elle voulait que je fusse content aussi. Tandis que sa main droite frappait amicalement mon encolure, la gauche m'offrait du sucre.

Son père saisit son petit pied et la jeta sur mon dos. Je m'apercevais à peine de sa présence ; je portais une plume, et la main qui devait me diriger ne se faisait même pas sentir.

Le comte observait ma contenance ; il en fut satisfait, car il caressa ma crinière et me dit : Bien, mon bonhomme !

Oh ! comme tous ces détails sont restés au fond de mon cœur ! Mes chers maîtres, je vous voyais pour la dernière fois !

Sur la grande route, le comte mit son cheval au trot. Il avait prévenu Berthe de me préparer à prendre cette allure, mais Berthe s'en rapporta à moi, ne me rassembla même pas, et éloigna sa petite cravache, au lieu de la rapprocher.

Néanmoins je partis au trot, déployant toutes mes facultés, comme si j'eusse trotté sur un hippodrome pour remporter un prix. J'allongeais mes jambes, je les déployais avec force et souplesse, et le comte s'écria :

« Il est magnifique ! »

Berthe m'arrêta.

« Père, dit-elle, j'ai une demande à vous faire : J'aime Fritz, et je voudrais l'emmener l'année prochaine, quand je serai mariée ! ajouta-t-elle en rougissant. Je suppose du moins qu'elle dut rougir, car, vu notre position respective, je n'avais pas son doux visage en face de moi.

— Je te donnerai Fritz bien volontiers, répondit le comte, mais M. de Stainville a trois chevaux, auxquels il tient beaucoup, et peut-être ne se souciera-t-il pas d'en supprimer un, ou de leur adjoindre celui-ci, ce qui serait une augmentation de dépense.

Berthe se redressa, releva la main, et me fit lever la tête.

« Si M. de Stainville veut me séparer de Fritz, de mon ami d'enfance, ce sera la preuve qu'il n'a pas un bon cœur, et je ne l'épouserai pas. »

M. de Pontchartrin se mit à rire.

Berthe ne s'inquiéta pas de l'hilarité paternelle,

et se penchant sur moi, elle entoura mon cou de son bras, et murmura à mon oreille :

« Nous ne nous quitterons jamais ! »

Nous arrivions à un coude formé par la route, qui suivait en rampe, une colline escarpée. — Une pierre blanche, illuminée par le soleil, m'envoya dans les yeux ses reflets éblouissants. J'eus peur ! quelle honte !

Je fis un écart brusque, et je partis au galop sur une pente rapide. Les rênes battaient sur mon cou ! Berthe de Pontchartrin n'était plus sur mon dos.

Je courus au hasard, je ne saurais dire pendant combien de temps ; j'avais la tête perdue, mes pensées ne m'appartenaient plus ! Enfin le sentiment de ma faute me revint à la mémoire, je m'arrêtai et je retournai sur mes pas.

J'arrivai au lieu du désastre. Berthe était étendue sans mouvement sur le gazon qui tapissait le talus de la route. Le comte de Pontchartrin était à genoux près d'elle, et son visage était baigné de larmes.

Je m'approchai, mais le comte, d'un geste furieux, fit cingler sa cravache à mes oreilles, et je repris le chemin du château. Je semais l'épouvante sur mon passage, car ma selle indiquait à tous les paysans que je rencontrais que, parti avec Berthe, je revenais sans elle, et Berthe était adorée !

Les domestiques couraient dans toutes les directions pour retrouver leur maître ; le retour de son cheval les avait alarmés ; ce fut bien pis encore, quand on me vit entrer dans l'avenue. On se jeta à ma tête pour m'arrêter, afin de me dérober aux yeux de madame de Pontchartrin ; mais il était trop tard, elle avait entendu du bruit dans les cours, elle sortait du château, et quand elle m'aperçut elle tomba sans connaissance.

Que se passa-t-il ? Je n'en sais rien ; on m'attacha à ma place dans l'écurie, je n'entendis pas, ce jour-là, prononcer le nom de Berthe. Jean vint, le soir, nous jeter nos rations à tous, sans nous arranger nos litières ; il avait l'air de ne plus savoir ce qu'il faisait. En me donnant mon avoine il me dit :

« Tiens, maudite bête ! »

Le lendemain, il me mit une couverture de promenade, monta un des chevaux de voiture, me prit en main et partit pour Caen. Dans le village, on accourait sur son passage pour demander des nouvelles de mademoiselle Berthe.

« Elle a une jambe cassée, répondait en pleurant mon conducteur ; elle est si faible et si malade, qu'on n'espère pas la sauver.

— C'est cette vilaine bête qui a fait le coup ? disaient les paysans.

— Oui, reprenait Jean, aussi je vais la vendre, car personne ne veut la revoir à la maison ; elle nous fait horreur ! »

Je n'avais rien à dire, car je me faisais horreur à moi-même.

En arrivant à Caen, Jean me conduisit à l'hôtel d'Angleterre, puis il alla me proposer à deux ou trois marchands de chevaux qui m'examinèrent, me firent trotter et galoper sur le grand cours, et offrirent la moitié de ce que je valais.

Jean était désolé. Il avait reçu l'ordre de ne pas me ramener, et cependant il ne voulait pas me livrer à vil prix. En revenant à l'hôtel, il rencontra

un vétérinaire fort habile, qui avait l'estime et la clientèle de toute la contrée. Il lui raconta son embarras.

M. Cailleux, c'était le nom du vétérinaire, lui dit :

« Ce cheval est très-beau et doit être très-bon ; laissez-le chez moi. Quand on verra qu'on n'est pas pressé de le vendre, on m'en offrira ce qu'il vaut. »

Jean accepta avec reconnaissance cette offre obligeante, et une heure après, j'étais installé chez M. Cailleux, où je restai pendant quinze jours, bien soigné, bien nourri et bien monté, car c'était mon maître provisoire qui me promenait lui-même. Il me vendit dix-huit cents francs à un monsieur de Forcade, qui avait une figure superbe, des traits d'une parfaite régularité, la tête renversée, la taille cambrée, et un air de suprême assurance. Il m'acheta sans m'essayer. — Je lui plaisais parce que j'étais brillant, et il me déplut parce qu'il voulait briller.

Je retournai à l'hôtel d'Angleterre, où mon nouveau propriétaire était descendu. Le lendemain, on m'amena au milieu de la cour, M. de Forcade s'approcha de moi le cigare à la bouche et la cravache sous le bras. Il n'avait ni les belles façons du comte, ni l'air de bonté de M. Cailleux, il traitait un cheval comme une chose créée et mise au monde pour transporter d'un lieu à un autre le premier imbécile venu.

Je méditai incontinent de lui jouer un petit tour. Je le laissai s'installer tout en paix sur mon dos ; il raccourcit puis allongea ses étriers, le tout pour poser plus longtemps sous les fenêtres de quelques belles voyageuses, puis il rapprocha ses jambes de moi pour me porter en avant. Je reculai ; il me donna un coup d'éperon. Je ruai, ni plus ni moins qu'un cheval mal élevé. Il ajouta un coup de cravache à son coup d'éperon ; je me cabrai et je sentis mon cavalier s'accrocher à mes crins. — Je serai le maître ! pensai-je. J'avisai à une fenêtre en face de moi le propriétaire de l'hôtel, qui s'était levé de son bureau et suivait des yeux la lutte avec un intérêt très-marqué. Cette fenêtre était large et basse et formait une ouverture qui ressemblait à la devanture d'un magasin. En deux bonds j'arrivai à ce vitrage, et me cabrant de nouveau et avec fureur, je brisai les carreaux. Le propriétaire de l'hôtel criait, mon maître criait, les domestiques et les marmittes attroupés criaient aussi, et les voyageurs s'écartaient. La voix de mon cavalier dominait tout !

« Arrêtez ! arrêtez-le ! »

Il s'attachait à mon cou, comme si nous eussions été les meilleurs amis du monde. On m'arrêta. Il descendit et se mit à maugréer contre M. Cailleux, qui lui avait vendu un animal indomptable. Il demeura dans la cour de l'hôtel, racontant à tous ceux qui l'entouraient, maîtres et valets, son mécontentement et ses griefs. Il envoya chercher M. Cailleux, et lui déclara que le marché était nul et qu'il eût à me reprendre.

« Monsieur, lui répondit M. Cailleux, hier je vous ai offert de monter ce cheval ; vous avez haussé les épaules et vous m'avez dit : « Je sais tirer parti de tous les chevaux ; les plus difficiles deviennent dociles entre mes mains ; celui-ci me plaît, votre prix

me convient, ce cheval est à moi. » — J'ai écrit à M. le comte de Pontchartrin, en lui annonçant que l'affaire était faite et que je tenais dix-huit cents francs à sa disposition ; je ne resterai pas au-dessous de ma parole. Cette bête n'a aucun cas rédhibitoire et vous n'avez pas le droit d'annuler le marché. »

Mon acquéreur entra dans une grande colère.

« Comment ! s'écria-t-il, vous voulez me contraindre à garder un cheval vicieux, qui n'obéit à rien, qui casse les vitres, qui... »

Il s'arrêta court, car je n'avais pas commis d'autre méfait.

« Monsieur, reprit M. Cailleux, j'ai monté ce cheval pendant quinze jours, il ne s'est pas défendu une seule fois, je vais le monter à l'instant, et s'il se défend, je le garderai pour mon propre compte. Je ne puis, je pense, rien vous dire de mieux. »

Sur ce, il s'approcha de moi, se mit en selle et me fit manœuvrer dans la cour. J'obéissais à la moindre impulsion.

« Trouvez-vous ce cheval rétif ? demanda M. Cailleux.

— Il l'est pour moi, je n'en veux pas.

— Ce n'est pas mon affaire d'assortir le cavalier au cheval. Ce cheval est bon, arrangez-vous avec lui comme vous voudrez. »

Et M. Cailleux s'en alla.

M. de Forcade intenta un procès qu'il perdit. Il me vendit ensuite à un marchand de chevaux, pour huit cents francs. Mon passage dans son écurie lui coûta donc mille francs, plus les frais du procès.

Je partis pour Paris, où je fus vendu quelques jours après, deux mille quatre cents francs. Mon quatrième propriétaire était un jeune homme blond et mince, qui avait l'avantage d'être aussi léger au physique qu'il l'était au moral. Il demeurait avenue de Marigny. J'avais une bonne écurie, j'étais bien soigné et bien nourri. Tous les jours, à trois heures, je partais pour le bois de Boulogne et j'en revenais à six. L'existence de mon maître était vide comme sa cervelle ; c'était sans doute pour cela que j'avais si peu de chose à porter, quand il était sur mon dos. Je passai trois ans avec ce joli vicomte de B... Il ne me faisait pas de mal, je ne lui en faisais pas non plus, nous étions quittes. J'avais six ans, j'étais très-beau ! Le vicomte se mirait avec plaisir dans les eaux du lac. Il me faisait l'honneur de trouver que j'étais un piédestal digne de lui. Un jour, nous arrivions au rond-point du cèdre ; mon maître m'approcha d'une voiture découverte. Je sentais à ses mouvements qu'il déployait toutes ses grâces. Il se penchait sur mon encolure et me ramenait de la main et des jambes ; il posait son poing fermé sur sa hanche, en relevant légèrement le pan de sa redingote, enfin il disait des choses charmantes aux personnes qui étaient dans la voiture. J'étais ordinairement très-indifférent aux relations de mon maître, mais cette fois j'eus un accès de curiosité, et je jetai un coup d'œil dans la voiture. Sur la banquette du devant une bonne anglaise, sèche comme un archet de violon, tenait dans ses bras un joli baby blanc, rose et rond. Dans le fond, un monsieur à moustaches noires avait à ses côtés une belle jeune femme blonde. Grand Dieu ! quelle fut ma surprise, ma joie, mon bon-

heur ! Pouvais-je en croire mes yeux ? Oui, c'était bien elle, c'était Berthe de Pontchartrin ; elle n'était pas morte ! J'éprouvai un tel saisissement, que je fis un saut involontaire, un saut si prodigieux, que je faillis retomber dans la voiture et écraser Berthe et son baby. Mon maître m'écarta vivement ; on venait d'arroser et le terrain était glissant. Je manquai des quatre jambes à la fois, et je roulai sur un fin gravier, en écorchant mes genoux. Le vicomte se releva couvert de boue, il mit dans son œil un petit morceau de verre carré qui ne le quittait jamais, et examina mes jambes avec sollicitude.

« Il est couronné, » dit-il.

J'ignorais ce qu'était ce couronnement.

J'avais souvent entendu parler à mon vicomte de la couronne de France, comme d'une chose fort enviée, et je me figurai que je venais de conquérir un avantage très-grand.

Je sentais pourtant une douleur cuisante, il me semblait qu'on me brûlait les genoux. Je me dis : Il n'est sans doute pas de couronnes sans épines !

Au lieu de descendre majestueusement pour la mille quatre-vingt-quinzième fois les Champs-Élysées, comme nous le faisons depuis trois ans, nous tournâmes à gauche dans la rue de l'Oratoire-du-Roule, pour regagner notre domicile par le faubourg Saint-Honoré.

Mon maître rougissait de moi !

On lava mes plaies, on les pansa, mais un petit morceau de gravier s'était enfoncé dans les chairs. Il se forma là un dépôt, et quand je fus guéri, le poil repoussa blanc et frisé !

J'étais déshonoré !

Le vicomte me vendit six cents francs au manège de la rue Duphot.

Alors commença une vie nouvelle. Je tournais cinq à six heures par jour, non dans un cercle vicieux, mais dans un cercle qui me semblait bien restreint. A vrai dire, ce cercle était un carré allongé. C'était un peu moins monotone qu'un rond parfait. Les angles à passer faisaient diversion. Je portais tour à tour des enfants, des frères jeunes filles, des bacheliers nouvellement éclos qui, après avoir expérimenté les lettres, voulaient expérimenter les chevaux, et, enfin, des femmes mûres, qui prenaient des leçons d'équitation pour se donner un vernis de jeunesse et se faire illusion à elles-mêmes. J'en ai porté et secoué qui pesaient au moins deux cents livres et pouvaient être grand'mères. J'ai tourné ainsi sur moi-même pendant dix ans, sans trêve ni repos. Parfois un élève me louait pour une demi-journée, alors je revoyais le soleil, je respirais l'air, je retournais au bois de Boulogne, mais aussi je rentrais bien fatigué, car celui qui m'avait loué voulait en avoir pour son argent et ne me ménageait pas.

Un jour, je vis entrer dans le manège Berthe de Pontchartrin, elle amenait son fils, un bel enfant de douze ans environ. Je fus choisi pour porter le fils de Berthe ! Oh ! comme j'étais heureux ! Berthe était là, émue, agitée, elle piétinait dans la pousière pour me suivre pas à pas et veiller elle-même sur le cher trésor qu'elle m'avait confié.

Elle pouvait s'en rapporter à moi ; je me surveillais avec une attention constante. Je ne me serais pas pardonné un faux pas.

Pendant un temps de repos, Berthe m'examina.
« Ce cheval, dit-elle, me rappelle un poulain que nous avions élevé chez mon père. Il avait sur le front une étoile toute pareille à celle-ci, une étoile à trois pointes.

Et Berthe, attirant ma tête à elle, posa son doigt sur mon étoile.

Je frissonnai de joie au contact de cette petite main qui, naguère, m'avait donné tant de caresses. J'aurais voulu me jeter dans les bras de Berthe, la serrer sur mon cœur, mais hélas ! nous sommes condamnés à refouler nos sentiments, nos tendresses ! De notre part une démonstration d'affection un peu vive pourrait être mortelle pour ceux que nous aimons.

Je me contins donc.

« N'est-ce pas ce cheval étoilé, dit le mari de Berthe, qui vous a jetée par terre et cassé une jambe.

— Précisément.

— Eh bien ! son souvenir ne doit pas vous être agréable.

— Au contraire ! La pauvre bête ne l'avait pas fait exprès, et j'ai été désolée qu'on l'ait vendue. »

Ces paroles retentirent à mes oreilles comme une délicieuse fanfare.

Berthe m'avait pardonné !

Je la revis trois hivers ; puis son fils ne voulut plus me monter, il me trouvait trop doux !

Berthe était toujours jolie, élégante, gracieuse ! Elle ne vieillissait pas. Elle avait quinze ans de plus que moi et semblait encore au printemps de la vie, quand j'étais à son déclin.

J'avais peine à lever mes sabots, je les traînais et je buttais au moindre obstacle. Quand je sortais de l'écurie, mes jambes étaient roides comme les pieds d'une table.

On me réforma.

Je fus vendu cent cinquante francs pour traîner une remise.

Pour la première fois, on posa sur moi un har-

nais. Je me débattis, je brisai un brancard, et d'un coup de pied je perçai le garde-crotte.

On m'attela à un grand chariot, jusqu'à ce qu'on m'eût réduit à l'obéissance.

Pendant un an, j'arpentai Paris dans tous les sens, traînant tantôt une belle jeune femme, tantôt une revêche douairière, tantôt un vieux célibataire, tantôt une famille entière qui s'entassait dans la boîte carrée que je transportais à ma suite, tantôt aussi je traînais des ouvriers en fête ; j'étais en contact avec toute espèce de gens, et je pouvais faire des réflexions philosophiques sur les vicissitudes humaines.

Mon cocher était un gros garçon, ivrogne et bourru, qui n'avait aucune prévenance pour moi ; mes forces déclinaient de jour en jour ; j'étais éflanké et je trottais comme une mécanique usée et rouillée.

L'administration à laquelle j'appartenais me vendit quarante francs pour traîner une charrette de boueur.

Aujourd'hui, je suis attelé à un lourd tombereau ; la poussière et la pluie tombent alternativement sur mon dos, sans que jamais une étrille ou une brosse vienne nettoyer mon poil hérissé. J'ai froid, j'ai faim, je sens mes jambes se dérober sous moi à toute minute, et je ne trouve sur mon passage ni pitié, ni miséricorde. Je ne suis même plus, comme mes semblables, frappé avec un fouet ! Mon conducteur me donne des coups de pelle, et le fer vient retentir sur mes os et parfois entamer la peau qui les couvre sans les cacher.

O ma prairie ! ô Berthe ! où êtes-vous ?

Qu'est devenu le temps où je portais fièrement le comte de Pontchartrain, mon maître, où j'étais servi et aimé ?

Ainsi tout fuit et tout passe. Les jours heureux s'envolent à tire-d'aile, et le temps ne semble s'arrêter que là où commence la douleur, et où s'ouvre la tombe.

Comtesse DE MIRABEAU.

LA FERME AUX IFS

(Suite.)

III

ÉLISABETH A LOUISE.



IER était le grand jour, le jour de l'arrivée de mon oncle et de ma jeune tante. J'étais bien un peu émue, chère Louise, car du premier moment dépendent souvent tous les autres ; on revient parfois si difficilement d'une première impression ! Le soleil de dé-

cembre me réveilla du sommeil où je n'étais tombée que vers le matin ; je le saluai avec plaisir, comme un envoyé de bonnes nouvelles, et aussitôt levée et habillée, je descendis à la ferme. La cuisine étincelait ; les chaudrons, les casseroles de cuivre renvoyaient, comme des miroirs, la lumière du foyer ; et, commandées par ma grand-mère, toutes les servantes se trémoussaient autour de lâtre et des fourneaux. L'une travaillait la pâte pour les gaufres, l'autre achevait de tourner la crème bouillie, Bri-

gitte, la cuisinière, mettait le pot-au-feu, et *Mimire*, le bras droit de Brigitte, remplissait de marrons les vastes flancs d'une dinde. C'était un beau spectacle, mais voyant qu'en ces lieux on n'avait pas besoin de moi, je courus au logis de mon oncle Philippe. Maman m'y avait devancée; elle avait fait allumer le feu au salon, dans la chambre à coucher, au bureau, et elle donnait un dernier coup d'œil à toute chose : elle drapait les plis des rideaux, elle mettait en bon ordre les meubles et les petits ornements qu'on a placés sur les cheminées; elle assurait les bougies dans les chandeliers; bref, elle ajoutait la grâce à tout ce luxe qui orne la maison.

— Pourtant, maman, il manque un détail ! dis-je.

— Quoi donc ?

— Des fleurs.

— Et où en trouver ?

— Voulez-vous m'en laisser le soin ?

— Oui, va ; je voudrais tant que mon frère fût satisfait de nos petits arrangements ! Va, Elisabeth !

J'allai vite au jardin, parmi le thym et la rosée, et je trouvais des chrysanthèmes, un peu de réséda et d'héliotrope, de la verveine et même quelques roses tardives, pâles, mais jolies encore. Je fis un premier bouquet auquel je mêlai de belles branches de sorbier, parées de leurs perles de corail, puis, profitant de la permission, je courus au presbytère. M. le curé était allé voir ses malades, mais sa sœur, mademoiselle Dorothee, me reçut comme elle reçoit toujours, à cœur et à bras ouverts, et elle me conduisit dans la petite serre, chauffée par un tuyau du poêle de la cuisine, et où elle cultive de belles fleurs pour l'autel.

— Noël est encore loin, me dit-elle, faites votre butin ; seulement, épargnez les boutons !

Nouvelle gerbe ! calcéolaires, véroniques, roses blanches, lilas blanc, zénuias, camélias rose, blanc et rouge, le tout entouré de feuilles de lierre, c'était un bouquet charmant.

Elle me donna encore un gros paquet d'immortelles qui ont bien leur prix, et, très-fière de mes richesses, je revins à la maison. Le tribut champêtre du jardin fut placé sur l'encoignure de l'escalier, dans un grand vase de faïence bleue, les fleurs élégantes du presbytère ornèrent le salon, et les immortelles allèrent sur le guéridon de la chambre à coucher. Maman regarda autour d'elle, rapprocha, éloigna divers objets, se mit à distance pour jouir du coup d'œil, et me dit enfin : « Pourvu qu'ils soient contents ! »

Elle paraissait inquiète, chère Louise ; quand on a beaucoup souffert, on arrive donc à douter de soi et des autres ?... — Va, reprit-elle, va rejoindre ta grand-mère. Je vais m'habiller.

Je l'embrassai et je retournai à la cuisine. Tout y était en un ordre superbe, et grand-maman, dans l'office, achevait d'arranger son dessert : les plus beaux fruits y avaient passé.

— Vous usurpez ma besogne, bonne mère, lui dis-je en l'embrassant.

— Que veux-tu, petite ! j'ai du plaisir à servir Philippe; pourvu qu'il soit content !

Elle aussi ! j'avoue que ce sentiment de crainte, là où n'auraient dû éclater que l'espérance et la joie, me serra le cœur.

Une nouvelle épousée entrant dans une famille,

c'est une nouvelle et jeune affection, c'est une branche fleurie ajoutée au faisceau des parents et des alliés ; ce n'est pas, ce ne peut être un censeur sévère devant lequel on tremble... et pourtant ma grand-mère et ma mère avaient presque peur.

Je renfonçai ces pensées qui me venaient et qui, comme le dit notre cher saint François de Sales, flottaient devant mes yeux comme des mouches importunes, et je dis en riant à ma grand-mère :

— Si la maison est belle, il faut que la maîtresse de céans soit plus belle encore. Venez, je vais être votre femme de chambre. Venez, madame, je suis à vos ordres.

Nous montâmes à sa chambre, cette chambre si simple, si rustique que jamais elle n'a voulu quitter. Je la coiffai de mon mieu, je bouclai ses beaux cheveux blancs, je lui mis un bonnet de dentelle, sa robe de taffetas noir, ses bijoux, j'en fis enfin une très-jolie grand-mère, qui devait inspirer à sa bru du respect et de l'attrait. La matinée avançait et la campagne elle-même semblait s'être parée pour accueillir les jeunes mariés.

Le brouillard du matin était bu par le soleil, la petite gelée blanche qui couvrait la terre comme un réseau, s'était fondue, et, invités par le beau temps, les laboureurs travaillaient dans les champs. Je voyais Nicolas conduire la charrue dans les sillons qui touchent à la ferme ; l'haleine des chevaux et la fumée qui sortait de la terre déchirée par le soc enveloppaient d'une vapeur légère l'homme et l'attelage ; des moutons, gardés par un vieux berger, morne et grave, paissaient au bord des fossés ; les arbres du joli bois de Raismes, dépouillés par l'automne, élevaient dans l'air leurs branches qui formaient mille arabesques sur le bleu du ciel, et les gros buissons d'ifs qui ont donné leur nom à notre maison, plus vifs et plus vigoureux que jamais, semblaient se rir de l'hiver et des frimas. Tristes au printemps, alors que les tilleuls, les ormes, les chênes se revêtent d'une riante verdure, ils égaient la rude saison, ils servent d'abri aux petits oiseaux, semblables à ces amis qui ne viennent qu'aux jours du malheur ; je les aime, nos ifs, tu sais ? nous trouvions jadis qu'ils ressemblaient à notre oncle Philippe, ils sont solides, sérieux et généreux comme lui. J'aurais dû peut-être mettre quelques-unes de leurs branches vertes dans la chambre de ma tante, mais l'if est l'arbre des tombeaux ; elle en eût été attristée.

Je te raconte tout cela longuement, ma chère Louise ; mais ne faut-il pas que tu assistes à notre vie entière, et puis-je me borner à te dire : *Ma tante Adrienne est arrivée* ? Non, il faut que tu connaisses nos dispositions, nos impressions, nos sentiments autant que la plume peut les rendre. Nous attendions donc, moi, avec un mélange de crainte et de confiance, notre mère, avec inquiétude, notre grand-mère avec une certaine assurance, parce qu'elle sait ses droits sur son fils et l'amour qu'il a pour elle ; la maison, propre et parée, attendait ; les gens de la ferme, en beaux sarraux neufs, les servantes avec des tabliers blancs comme neige, attendaient ; les chiens de chasse de mon oncle, avertis par leur instinct, attendaient aussi, je crois, quand l'*Angelus* de midi sonna, et une voiture roula dans le lointain.

— Les voici ! dites-nous.

— Voilà mon fils ! dit bonne-maman avec un accent ému ; quel bonheur !

La voiture, chargée de bagages, entra dans la cour de la ferme ; nous étions groupées dans le vestibule, les servantes, derrière nous, tendaient le cou d'un air curieux. Mon oncle Philippe sauta à terre, et offrit la main à sa jeune femme. Je vis d'un coup d'œil un visage charmant, une toilette de voyage élégante et originale, un ensemble gracieux : la jolie vision glissa devant moi, et mon oncle dit d'une voix que je ne lui connaissais pas :

— Maman, voici ma femme !

Bonne-maman les embrassa tous deux, et elle qui ne pleure jamais, avait de grosses larmes dans les yeux :

— Mon cher Philippe ! ma fille, soyez la bienvenue !

Ma tante ne paraissait pas troublée ; elle serra avec beaucoup de grâce la main de ma grand'mère et lui dit :

— Je suis bien heureuse de vous voir ; Philippe m'a beaucoup parlé de sa bonne mère.

— Et voici ma sœur et ma nièce Elisabeth, qui sera plutôt votre sœur, chère Adrienne ! dit encore mon oncle en amenant sa femme vers nous.

Ma mère allait l'embrasser ; elle nous fit une jolie révérence, nous serra le bout des doigts en répétant :

— Je suis très-flattée, très-heureuse de connaître la famille de Philippe... croyez-le bien...

Hélas ! Louise, son accent manquait de vérité ; elle ne disait rien parce qu'elle ne trouvait rien à nous dire, car elle ne semblait ni troublée, ni timide, et, dès ce premier moment, il me parut qu'elle voulait nous tenir à distance. On entra au salon ; la plus banale conversation s'engagea sur le temps, sur un retard du chemin de fer et sur le voyage qu'ils viennent de faire à Bordeaux.

Après dix minutes, elle dit à ma grand'mère d'un ton dégagé :

— Je vous demande la permission, maman, de me retirer un instant, mon chapeau m'étouffe.

— Certainement, ma chère fille, ne vous gênez pas ; vous avez une heure jusqu'au dîner.

— Jusqu'au dîner ! reprit-elle avec surprise et en ouvrant ses beaux yeux noirs.

— Je vous ai prévenue, chère petite femme : à la ferme on dîne à une heure.

— C'est la première fois de ma vie que cela me sera arrivé ! Dîner à une heure ! que dirait-on à Paris !

— Changeons les noms, répondit mon oncle en riant, appelons notre dîner un déjeuner, et notre souper un dîner ; tout le monde sera content.

Sa bonhomie mit fin à ce débat ennuyeux ; ils se retirèrent chez eux, suivis de ma grand'mère, qui voulait leur faire les honneurs de la maison. Nous ne nous dîmes rien, ma mère et moi, mais j'en suis sûre, notre impression était la même, et je crus voir une ombre de plus sur ce front aimé que tant de deuils ont obscurci.

Au dîner, Adrienne parut en une nouvelle toilette qui me sembla fort recherchée. Peut-être l'est-elle moins que je ne le pense, et devait-elle son éclat au goût parisien qui l'avait choisie et à la grâce extrême avec laquelle elle était portée. Notre tante est vraiment belle, attrayante, jolie, et quand elle sourit, son ton un peu cassant de sa voix s'adoucit,

quand une caresse passe dans ses brillants yeux noirs, alors, alors...

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Je me sens disposée à l'aimer, et je comprends que mon oncle la regarde avec tant de plaisir et d'affection. Elle fut assez aimable pendant le dîner ; on lui parla de Paris et de sa famille ; elle énuméra avec enthousiasme les beautés, les agréments, la magie, tranchons le mot, de sa ville natale, mais elle me plut davantage en parlant de sa mère, d'un frère aimé qu'elle semble chérir de préférence, de sa sœur, de ses petits frères et du bon père qui travaille pour cette nombreuse famille. Les regrets, l'amitié qu'elle exprimait avaient de l'écho dans mon cœur. Elle montra des attentions pour ma grand'mère, mais, faut-il l'avouer, je nous trouvais un peu négligées. Notre mère s'affaîtait comme de coutume, je ne disais rien, et Adrienne avait oublié, je crois, jusqu'à notre existence.

Après le dîner, elle se leva et se mit à regarder avec son lorgnon (ses beaux yeux sont un peu faibles) le grand portrait de mon oncle Philippe, qui est, tu le sais, placé sur la cheminée.

— Oh ! mon cher Philippe, s'écria-t-elle, quel est le barbouilleur qui vous a calomnié ainsi ? Vous relevez donc de la jaunisse quand on a fait cette abominable peinture ? j'aimerais mieux la plus mauvaise photographie.

— Vous trouvez cette peinture médiocre ? demanda ma grand'mère.

— Oh ! si elle n'était que médiocre ! mais le dessin, la couleur, la ressemblance, tout est affreux !

Grand'maman paraissait triste ; elle regarda le portrait avec un soupir et dit :

— C'est pourtant toute ma consolation quand mon fils est absent ; je m'assieds là et je le regarde.

— Vous regardez un faux Philippe, répondit Adrienne en riant. Quand mon frère Didier viendra nous voir, il fera un pastel qui rendra bien mieux les traits et la physionomie de Philippe que cette horrible croûte que je ne saurais regarder.

Grand'maman ne répondit plus rien ; elle était contrariée ; ce portrait, tu le sais, est une de ses dévotions. Le soir, elle dit à maman :

— Adrienne se connaît en peinture, c'est possible, elle l'assure du moins, mais elle ne se connaît pas en linge, car elle n'a pas paru apprécier du tout le trousseau de maison que je lui avais préparé. Et pourtant, c'était un beau coup d'œil que ces monts de nappes et de draps, si blancs, si fins, et si bien rangés, si bien étiquetés ! Enfin ! les femmes de Paris ne sont pas habituées à ce luxe-là, elles ne le comprennent guère.

Voilà, ma chère Louise, l'histoire de notre première journée.

On ne peut rien préjuger de l'avenir, mais je crains... rassure-moi, si tu le peux, aime-moi, car je t'aime de plus en plus... Adieu, ma bien-aimée sœur. Amitiés à tous les tiens.

ÉLISABETH.

ADRIENNE A CLOTILDE.

Me voici donc mariée, me voici donc en province, me voici donc à la Ferme-aux-Ills. Et je les vois de-

vant moi, ces fameux ifs qui servent de clôture au jardin; leurs noirs rameaux sont poudrés de neige et les moineaux volent à l'entour. C'est un triste spectacle, et j'aime mieux un trottoir des boulevards que ces champs mélancoliques, déroulés à perte de vue, et où ne passe personne, car je ne compte pas les valets de labour, ni les bergers, ni les montons, ni les chiens. Mais je t'entends, chère petite Clotilde, tu me demandes : — Es-tu heureuse? le bonheur ne dépend pas du paysage. Peut-être! cela pourrait se discuter, je te réponds : — Je ne suis pas heureuse, car le bonheur est quelque chose de complet; mais je suis très-contente de mon mari, qui est excellent pour moi; j'envisage l'avenir avec confiance, à part quoi, je ne goûte pas la province, je ne me plais pas à la Ferme-aux-Ifs. Que veux-tu? ce n'est pas mon milieu, j'ai vécu dans une autre sphère que cette vie bourgeoise où l'on ne parle que du temps qu'il fait, de l'heure à laquelle M. le curé a dit sa messe, de la maladie de Druon, le maître-valet, ou du prochain mariage de mademoiselle Euphémie, la fille du percepteur, avec le lieutenant des douanes. Rien de nouveau, rien d'imprévu; ma belle-mère est enterrée dans les soins de son ménage, hors sa cuisine et l'admiration qu'elle éprouve pour chaque geste de son fils, rien ne la touche, rien n'existe pour elle. Elle est parfaitement ennuyeuse, mais entre nous soit dit, Clotilde, je ne me heurterai pas contre elle : je craindrais de compromettre ma naissante autorité : Philippe aime beaucoup sa mère.

Ma belle-sœur, madame Chevalier, est une personne fort mélancolique : elle te porterait sur les nerfs : elle est grande, elle est pâle, elle est maigre; avec son nez aquilin et ses yeux gris, elle a l'air d'un aigle triste qui médite sur les révolutions des empires. Heureusement elle ne trouve jamais un mot à dire. Pour Elisabeth, ma charmante nièce, c'est le type de la province : mal mise, étiquée, timide, dévote à l'excès, liée d'une intime amitié avec la respectable mademoiselle Dorothée, la sœur du curé, n'ayant rien vu, rien lu, n'osant lever les yeux, tant sa modestie est angélique, n'osant parler, tant son humilité est profonde. Tu la vois d'ici. Elle m'ennuie bien. Et pourtant, si elle était habillée autrement que d'une robe de mérinos noir, tablier et pèlerine *idem*, elle serait jolie, très-jolie même. Sa mère la couve des yeux et l'admire tout bas. Du reste, je ne vois guère ces dames; j'ai obtenu de Philippe la permission de déjeuner et de dîner chez nous, aux heures de Paris; figure-toi qu'à la ferme on dine à une heure et on soupe à sept. Je serais devenue malade, mais mon bon mari a eu pitié de moi et on nous sert en tête-à-tête, ce qui est charmant. Philippe m'avait fait préparer un joli appartement dans un corps de logis séparé de la ferme; je ne vois pas les vaches, ces horribles bêtes, j'entends à distance leurs meuglements, c'est bien assez! je ne vois pas non plus les valets, les servantes, les filles de basse-cour, tout ce peuple régi par le sceptre de ma belle-mère, je vis chez moi, dans un nid presque parisien, arrangé à ma guise : je lis, j'écris, je fais de la musique, je travaille à l'aiguille, pendant que Philippe est à la fabrique, qu'il surveille ses ouvriers, ou qu'il travaille avec ses commis. Il fait des affaires superbes et le rendement, cette année-ci, dépasse les espérances. Dans quelques années, adieu à la Ferme-aux-

Ifs, adieu aux vaches, à la campagne, à la province! Je supporte gaîement mon exil; nos livres de commerce disent qu'il aura un terme.

Nous avons fait des visites de noces aux environs, va, cela ne donne pas envie de continuer les relations! Dans la première maison, nous avons fait événement; on a ouvert les persiennes du salon pour nous recevoir et l'on a allumé le feu dans un âtre rebelle et qui n'en voit probablement qu'au jour de Noël; dans la seconde, on faisait une petite lessive d'hiver et tout le logis était embaumé de l'odeur du savonnage; dans la troisième, les enfants avaient la rougeole, dans la quatrième, enfin, la cuisinière venait de donner ses huit jours et nous avons subi la catilinaire de la maîtresse de la maison contre les domestiques en général et les cuisinières en particulier. Oh! quels êtres antédiluviens.

Je ne raconte tout cela qu'à toi, ma chérie, car maman me gronderait de ne pas mieux apprécier mon bonheur, la vie de famille, la paix des champs et la douce tranquillité qui règne en ces beaux lieux. Ma pauvre mère! elle se plairait ici, elle, mais moi je suis, comme papa, Parisienne jusqu'au bout des ongles : Je comprends madame de Staël et son ruisseau de la rue du Bac! Adieu chère Clotilde, écris-moi, dis-moi ce qui se passe dans notre cher Paris; Sors-tu? Vas-tu au bal, au concert? N'oublie pas la pauvre exilée qui t'envoie un bon baiser.

ADRIENNE.

MADAME D'AURAY A ADRIENNE.

Paris, janvier 18...

Pendant que ton père et Didier sont allés à une grande soirée officielle, dont j'ai eu le bonheur de me dispenser, je viens, ma chère enfant, causer un peu avec toi. Ta sœur Régine est couchée avec sa petite migraine, elle dort tranquillement, et sera guérie demain; les petits frères sont à l'étude, c'est l'heure du silence, et peut-être, ma fille, que tes pensées viennent vers moi, comme les miennes vont autour de toi. Seule dans ma chambre, dans cette chambre que tu connais si bien, mon cœur traverse l'espace, il s'enfuit vers le nord, et je crois te voir auprès de ton excellent mari, réunie avec ta nouvelle famille, que j'aime déjà puisqu'elle est la famille de mon Adrienne.

Ton absence laisse un grand vide autour de nous; pourtant je sais apprécier les bontés de la divine Providence, qui t'a préparé un établissement avantageux selon le monde, et entouré de tant de garanties morales qui m'assurent ton bonheur; je ne serais pas mère si je ne souffrais du départ de mon enfant; je ne serais pas digne d'être mère si je ne savais sacrifier mes propres desirs à ta félicité.

D'ailleurs, chère Adrienne, nous nous reverrons : j'irai, puisque ton mari m'y invite, passer avec toi quelques semaines au printemps; j'emmènerai Didier et Régine. Sais-tu que nous nous faisons tous une fête de ces jours passés auprès de toi? Didier ne rêve que belles parties de campagne; Régine, vaches, basse-cour, poussins, agneaux et canetons, et moi?... je te rêve, et puis un peu le printemps aux bois et aux champs.

Tu sais que j'ai pour la belle nature une passion malheureuse, moi qui, née à Paris, dans la sombre

rue Cassette, n'ai guère vu d'autres arbres que ceux des Tuileries et d'autres gazons que ceux du bois de Boulogne! Je ne t'ai pas légué ce goût, Adrienne, mais avec un peu de cœur et de raison, on forme ses goûts d'après sa position, et on règle ses désirs sur son pouvoir. Aussi j'espère que tu aimeras, sinon la campagne, au moins ta maison sise à la campagne, et que tu apporteras dans ton intérieur tout ce qui pourra le rendre cher à tes propres yeux et charmant à ceux de ton mari. Et pour cela, mets-toi bien en garde contre les préventions; beaucoup de femmes ont le talent, en secret, en silence, sans qu'on s'en doute, de se monter la tête *pour* ou *contre* une chose; rien n'agit sur elles, ni le raisonnement ni même l'évidence; elles sont là, cuirassées comme la tortue dans sa carapace, et on ne peut pas les ébranler. Cette obstination dans des idées erronnées, c'est tout bonnement la fermeté de la sottise. Il m'a paru, mon enfant, qu'en vraie Parisienne, tu avais quelques préjugés contre la province : au nom du ciel, ne t'y entêtas pas; sache voir ce qui est, et tu apercevras certainement de très-bons côtés aux choses, aux usages et aux gens qui te choquent, et si tu te souviens, tu en verras de très-lairs aux choses (je ne dis pas aux gens) que tu préfères et dont tu t'exagères les agréments.

Ceci est un avis tout maternel : les préjugés, les antipathies contre les hommes et contre les lieux remplissent notre âme d'amertume; il est sage, il est chrétien de se faire à son sort, d'en apprécier le bon et le beau, et de sacrifier en silence ce qui peut déplaire. Si tu n'as pas d'esprit de séjour dans ta nouvelle demeure, tu n'y seras jamais contente; si tu retournes ta tête pour voir Paris, Paris et son mouve-

ment, Paris et ses fêtes, tu n'avanceras pas dans ta vie nouvelle d'un pas ferme et joyeux.

Ce que je te dis, mon Adrienne, pour les circonstances extérieures de ta vie, je te le dis aussi pour ta nouvelle famille, et sans la comparer à celle que tu préfères, accepte-la bonnement, franchement; sois fille, sœur, parente amicale et dévouée. Tout ce que l'on m'a dit de ta belle-mère et de la sœur de ton mari m'inspire pour elles beaucoup de respect; ce sont, je le vois, des femmes fortes et pieuses, et je bénis Dieu qui t'a si bien entourée. Sois affectueuse Elisabeth est, dit-on, aimable et bien élevée; tu trouveras là une amie préférable aux amies mondaines, dont l'affection ne va pas bien avant. Sois affectueuse pour elle, d'autant plus qu'elle n'est pas heureuse, il t'appartient donc de faire les avances. Dis à ces dames que j'aurai bien de la joie à les voir, au printemps; dis-le aussi à ton bon mari.

Ton père se porte bien, et les fêtes de l'hiver le distraient de ses travaux. Il trouve dans les salons, son whist, et parfois, une conversation agréable. Didier est très-élégant, très-recherché, mais, Dieu merci, il reste un excellent enfant et un bon travailleur. Régine, le soir, nous fait de la musique, et le jour, elle m'aide bien au ménage : je la trouve fort raisonnable. Les petits étudient avec assez de succès. Voilà Julien qui se prépare déjà au baccalauréat!

Adieu, chère fille, aime-nous toujours et pense à nous.

Ta mère dévouée, qui t'embrasse.
N. D'ACVRAY.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

LETTRES D'UNE SŒUR AÎNÉE

(Quatrième Lettre.)

CUISINE

Té voilà donc encore dans l'embarras, ma pauvre petite Louise! Ton nouveau cordon bleu ne mérite guère la décoration: ses rôtis sont passables, mais ses ragoûts manquent toujours. Console-toi; un oracle l'a dit :

On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur!

Donc, puisque ta Marianne a le feu sacré, puisqu'elle est née sous la bonne étoile, nous la compléterons en lui donnant l'instruction qui jusqu'ici lui a manqué. Tu as raison de te défier des livres de cuisine; on n'y trouve pas de recettes simples et faciles; le

lard, les épices, l'ail et les échalottes, le thym et le laurier à foison, qui ordinairement sont prescrits à propos de ragoûts, font une cuisine malsaine et grossière, ne convenant ni aux estomacs civilisés ni aux palais délicats. Je t'envoie quelques recettes empruntées, non à des livres, mais à de bonnes cuisinières expertes; et parmi elles, je te citerai Agathe, le chef de notre oncle Frédéric, dont les talents ont trouvé jadis en toi un juge capable de les apprécier. Ce sont des mets usuels, peu coûteux, agréables et d'une exécution facile. Commençons par une excellente entrée :

Poulet au blanc. — Mettez dans une casserole bien étamée : un litre d'eau, une quantité de beurre de la grosseur d'une noix, une demi-feuille de laurier, un peu de persil en branches, un gros oignon coupé en deux et une poignée de gros sel; quand ce mélange est en ébullition, mettez-y le poulet, l'estomac en haut, couvrez la casserole et laissez bouillir à bon feu, afin que la cuisson soit réduite à moitié quand le poulet est cuit. Alors vous passez le bouillon au tamis, vous mettez dans une casserole une cuillerée de farine et un bon morceau de beurre, que vous pétrissez ensemble sans mettre au feu; mouillez avec une partie de la cuisson du poulet, et faites bouillir pendant cinq minutes. Otez du feu et liez votre sauce avec un ou deux jaunes d'œufs, déliez avec un peu de lait bouilli. Remettez un peu votre sauce au feu, délayez-la avec le restant du bouillon de poulet, car elle doit être trop épaisse; pressez un citron dans une jatte, afin d'en retirer les pepins, et ajoutez ce jus avec une pincée de poivre. Mettez votre poulet dans la sauce, l'estomac en bas, et tenez-le à une chaleur modérée jusqu'au moment de le servir. Dressez le poulet, l'estomac en haut, tournez fortement la sauce, en y ajoutant une noix de beurre frais, et masquez le poulet en versant la sauce au-dessus (ne laissez ni foie ni gésier au poulet cuit au blanc, car ils rendent le bouillon brun). On peut ajouter à cette sauce blanche, soit des *champignons*, cuits préalablement au beurre, soit une douzaine d'huitres, qu'on a fait sauter avec leur jus pendant un très-court moment dans une petite casserole. En ajoutant à la fois des *champignons*, des queues de crevettes et une truffe coupée en lames, on aura un *poulet* ou une *poularde à la Monglas*, entrée fort distinguée.

Filet de bœuf mariné. — Parez et piquez légèrement le filet, mettez-le dans un plat creux, saupoudrez-le d'un peu de sel et d'une forte pincée de poivre; vous y ajoutez un verre de vin blanc, un verre de vinaigre, du thym, du laurier et un oignon coupé. Vous laissez le filet dans sa marinade trois ou quatre jours; au bout de ce temps, faites-le rôtir. Avant de servir, faites bouillir la marinade, passez-la et ajoutez-la au jus de la viande rôtie.

(Remarque pour les viandes rôties : il faut les faire rôtir dans des plats proportionnés à leur grandeur. Quand ils sont trop grands, le jus s'attache et brûle, là où le plat n'est pas couvert par la viande. Quand le plat est trop petit, le premier jus qui s'échappe de la viande est cause que celle-ci bout dans son jus et ne rôtit que d'un côté.)

Riz de veau glacé. — Faites blanchir les riz de veau à l'eau froide, plongez-les durant deux minutes à l'eau bouillante pour les raidir, et replongez-les dans l'eau froide. Posez-les sur une serviette; coupez ce qui ne fait pas partie des riz, piquez-les avec un peu de lard très-fin. Placez-les dans une casserole, couvrez-les de bon bouillon; laissez bouillir pendant dix minutes; ensuite, découvrez la casserole et placez-la au four du poêle, ou, si vous avez un feu de bois, couvrez-les au four de campagne. Mais, quelle que soit la méthode, visitez-les et arrosez-les de leur jus, afin qu'ils prennent une couleur blonde. Une demi-heure suffit. Ajoutez, avant de servir, un peu de beurre frais, et liez avec une pincée de féculé de pomme de terre.

Les riz de veau glacés peuvent se servir sur une purée d'oseille, qu'on aura bien blanchie et adoucie avec des jaunes d'œufs, ou sur de la chicorée, ou sur des épinards.

Gigot braisé à l'estragon. — Placez le gigot dans une casserole ovale, avec un peu de bouillon, ou, à son défaut, d'eau chaude, thym, laurier, deux oignons, deux clous de girofle, poivre et très-peu de sel. Laissez bouillir, couvert, pendant trois heures, et alors saupoudrez la viande de sel fin et la recouvrez pendant quelques instants. Passez la sauce, ajoutez-y un petit verre de vinaigre à l'estragon, et laissez bouillir encore pendant une demi-heure. Coupez cinq ou six feuilles d'estragon en deux, et mettez-les au moment de servir dans la sauce.

Filet de mouton à la chicorée. — Faites désosser, dégraisser et ficeler un filet de mouton; placez-le sur le feu doux, avec un morceau de beurre, un très-petit morceau d'ail, très-petite quantité de thym et de laurier. Laissez-le cuire et rendre son jus. Quand la viande a pris une couleur blanche et qu'elle baigne dans son jus, mettez la casserole au four (ou sous le four de campagne modérément chauffé); laissez roussir la viande; un moment avant de servir, dégraissez la sauce, passez-la au tamis de soie, et liez-la avec une pincée de féculé délayé dans un peu d'eau. Pour la chicorée, ou endives, ou scaroles, faites-les blanchir à l'eau, arrosez-les d'eau fraîche en les pressant très-fort; remettez-les dans la casserole avec un morceau de beurre bien frais; qu'elles cuisent doucement et sans roussir. Placez le filet au-dessus des légumes, versez la sauce et servez.

Fricandeau à la crème. — Prenez un beau morceau de rouelle ou de noix de veau (cette dernière partie est préférable). Faites roussir un peu de beurre, mettez-y le fricandeau avec poivre, sel et demi-feuille de laurier; mouillez d'un peu de bouillon et couvrez bien, afin que la viande cuise dans son jus à l'étouffée. Il faut deux heures de cuisson à un feu modéré.

Pour faire la sauce, délayez de la farine avec de l'eau, ajoutez un bon verre de crème, liez avec trois ou quatre jaunes d'œufs, ajoutez un peu de jus de la viande, mettez une minute au feu en remuant bien; un peu de poivre de Cayenne fait bon effet. On peut servir la viande entière ou la découper, au choix, en versant la sauce par-dessus.

Soufflé de macaroni. — C'est un mets un peu long à préparer, mais excellent et distingué. Il faut se munir d'une forme en fer-blanc, creuse au milieu comme celles dont on se sert pour faire un *savarin*. Prenez une demi-livre de jambon, une demi-livre de fromage de Gruyère, un quart de fromage de Parmesan, un quart de macaroni, six œufs; un verre de crème.

Faites du jus avec une demi-livre de viande de bœuf coupée en dés et mouillée avec un peu d'eau. Mettez ce jus à part. Faites cuire le macaroni à l'eau de sel. Hachez le jambon et râpez le fromage (gruyère et parmesan). Battez les six œufs, blanc et jaune, versez-y le jambon et le fromage, et, tout en travaillant ce mélange, ajoutez-y de la crème en quantité

suffisante pour en faire une pâte molle. Goûtez, afin de juger de la quantité de sel, et poivrez assez largement. Enduisez le moule de pain râpé ou pilé et de beurre; versez-y une couche de pâte, une couche de macaroni, encore une couche de pâte, et laissez reposer pendant trois quarts d'heure, et mettez au four à une chaleur modérée pendant une heure. Démoulez et servez avec une sauce ainsi composée : dans le jus de viande que vous avez fait, et qui doit être dégraissé, versez un peu de fécule délayée avec de l'eau; amalgamez en tournant sur le feu, et ajoutez un jus de citron.

Ces deux dernières recettes ne viennent pas d'Agathe, mais d'une jeune amie que j'aime de tout mon cœur, et qui réunit à des talents supérieurs toutes les qualités d'une bonne ménagère. Imitons-la, ma chère Louise!

Filet de bœuf à la Godard. (Ceci est un relevé de potage, très-beau, très-bon, mais passablement cher.) Faites roussir un morceau de beurre manié de farine, mouillez avec de bon bouillon, ajoutez poivre, sel (en petite quantité), poivre de Cayenne; laissez bouillir dix minutes, mettez dans cette sauce des morceaux de riz de veau (préalablement blanchis à l'eau), des champignons, des morilles, une ou deux truffes coupées en rouelles, et des quenelles. Laissez bouillir encore dix minutes, et ajoutez un bon verre (à vin) de vin de Madère. Le filet de bœuf étant à demi rôti, placez-le au milieu de cette garniture, faites cuire une demi-heure et servez.

Voilà, ma chère Louise, quelques recettes d'un emploi facile; je t'en enverrai d'autres, et j'espère qu'à notre prochaine entrevue chez toi, ta cuisinière fera merveille. Adieu, chère sœur, et mille amitiés.

LE CIEL PLEURE AVEC L'INNOCENCE

LÉGENDE

Le front calme, l'œil rayonnant,
Par la foule aveugle insultée,
Au bûcher déjà flamboyant
La pâle vierge était montée.
Déjà vers ce corps délicat
Dardaient les rugissantes flammes,
Éclairant d'un sinistre éclat
La honte des juges infâmes.
— O ciel ! je te prends à témoin
Aux yeux de ce peuple en démente,
O ciel ! je t'en laisse le soin,
Fais resplendir mon innocence !
La vierge à peine a dit ces mots,
Que du ciel jusqu'alors limpide,
S'épanche la pluie à longs flots,
Éteignant le bûcher splendide.
C'était le jugement de Dieu,
On dut se rendre à l'évidence.
Depuis lors, on dit en tout lieu :
— Le ciel pleure avec l'innocence.

N. MARTIN.



UN PEU DE TOUT

A PROPOS DE LA REVUE MUSICALE

LE COIN DU FEU. — MOÏSE. — LES BÉGALEMENTS DE L'AMOUR. — LE COUSIN BABYLAS. — LE CAPITAINE HENRIOT. — MAÎTRE GUÉRIN. — SCÈNE D'UNE COMÉDIE INÉDITE. — CONCERTS DE FÉLICIEN DAVID. — MATINÉES MUSICALES DE CHARLES LEBouc. — LES PREMIERS INSTRUMENTS DU NOUVEAU MONDE. — LE CARNET DE MEYERBEER. — UN CONCERT AU CONSERVATOIRE. — UN BIS, VENU MAL A PROPOS.



L fait un froid de dix degrés, le vent gémit lugubrement à travers les fentes des fenêtres, la neige tombée, il y a quelques jours, enveloppe les toits d'un blanc linceul. Les frileux, assis devant l'âtre, regardent avec mélancolie les braises ardentes du foyer, ce soleil des mois nébuleux. Point de visites à faire ni à recevoir. Les chevaux glissent, les piétons gèlent. Ce n'est pas le temps de sortir, et cependant, à deux pas du logis, dans les théâtres, dans les concerts, les archets frémissent, les lumières scintillent, les causeries s'échangent et des flots d'harmonie montent doucement aux oreilles des spectateurs. Il y a mille tentations savoureuses dans cette réflexion. Pourquoi n'aurions-nous pas le courage d'affronter la bise hivernale, lorsqu'au bout de notre martyre d'un quart d'heure, nous serons bien douillettement enfoncée dans le fauteuil d'une bonne loge ? vite un journal, que donne-t-on à l'Opéra ? la reprise de *Moïse* ou, pour mieux dire, la continuation de celle qui eut lieu au mois de janvier 1864.

Cet ouvrage nous est connu comme tous ceux de Rossini. On y discerne deux genres fort différents ; le style purement italien de la jeunesse du maestro avec toute la grâce, toutes les rêveries de l'idéalisme ; puis des parties enrichies de notables additions où se retrouvent la vigueur passionnée et la maturité sérieuse de l'expérience. — Passons. — Que jouet-on ce soir au Théâtre-Lyrique ? *Les Bégalements de l'Amour*, par Grisar, et *le Cousin Babylas*, d'Henri Caspers, deux petits opéras que nous avons vus et que nous ne désirons pas revoir. Ce n'est pas que l'auteur des *Porcherons*, se soit montré dans son nouvel ouvrage, au-dessous de ses premières créations. Grisar a su apporter dans celui-ci, comme dans les autres, un cachet d'originalité qui lui est

propre et des mélodies charmantes ; mais ces cadres étroits dans lesquels il emprisonne sa verve, ces petites allures étriquées auxquelles le condamne un sujet qui n'est, en définitive, qu'une fine bagatelle, ne sauraient inspirer aux amateurs de musique sérieuse, le désir de l'entendre plusieurs fois. Quant au *Cousin Babylas*, c'est une bouffonnerie qui nous eût semblé plus à sa place sur le théâtre de M. Offenbach, que dans celui où elle a été représentée. — Voyons un peu l'Opéra-Comique. — *Le Capitaine Henriot*, paroles de MM. Vaëz et Sardou, musique de M. Gevaert. — *Le Capitaine Henriot* avec sa jeunesse audace, son esprit fin et railleur, sa fermeté patiente mais inflexible, est certes bien capable d'éloigner ses rivaux, de faire table rase de ses devanciers et de s'installer sur l'affiche comme il s'installa dans la France, envers et contre le duc de Mayenne : à la première inspection du titre de la pièce, nous nous imaginions voir un pauvre officier de fortune, ayant conquis ses grades en Algérie ou en Crimée ; pas du tout ; *le Capitaine Henriot* n'est ni plus ni moins que le bon roi Henri IV.

Le libretto de MM. Vaëz et Sardou n'embrasse que les jeunes années du héros béarnais. Gais soupers, joyeuses chansons, sinistres clameurs du peuple affamé, actes d'héroïsme et de courage, tout est intéressant, vif et spirituel dans cette comédie chantée. Aussi l'auteur de la musique a-t-il pu développer hardiment son œuvre, et la rendre saillante par des oppositions à effet. Si le style militaire y domine avec ses tambours, ses cuivres et ses triangles, c'est le caractère de la pièce qui l'exige impérieusement.

Dans l'introduction, il faut citer la chanson de *Fleurette*, avec accompagnement du chœur. La chasse est un morceau brillant, où se remarque un effet à quatre cors, et une excellente rentrée du motif. — Dans le trio des *Dés*, se développent deux phrases parfaitement dites par Achard et Couderc. — Une retraite militaire bien accentuée, un nocturne d'une bonne facture, un finale qui ne nous a pas paru à la hauteur de ce qui l'a précédé, tel est le premier acte.

Une sérénade en sol, à trois tons, d'un mouvement vif et moqueur ; un air de madame Galli-Marié, dont le sentiment ne nous a pas semblé bien défini, mais dont l'andante est remarquable ; un tertzetto précédant la chanson à boire de Couderc, qui a obtenu les honneurs du *bis* ; un beau duo, qui est à coup sur le morceau capital de la partition ; une strette entraî-

nante et un finale dramatique, composent le deuxième acte.

Le troisième acte a plus d'ampleur, plus de sonorité, plus de mouvement dramatique que les deux autres, quoiqu'il n'ait pas autant de valeur. Une espèce de mélodie déclamée, plutôt que chantée, par madame Galli-Marié, a produit un effet médiocre. Une jolie phrase mélodique doublée par les violoncelles, les bassons, les clarinettes et l'alto, a relevé d'une façon victorieuse le morceau précédent.

L'emploi des sourdines dans ce fragment de l'œuvre, a semblé très-heureux ; le finale n'est que la reprise du *Chant Patriotique* déjà entendu. Bref, le nouvel opéra a obtenu un éclatant succès, et les artistes qui l'ont interprété ont été très-vivement applaudis et rappelés.

Au théâtre Français, *Maitre Guérin*, comédie de M. Émile Augier, est une œuvre littéraire. Il y a des mots charmants, des détails pleins d'une naïveté qui attendrit, ou d'une énergie qui frappe. Mais quels types, bon Dieu ! quels hommes à cœur d'acier, quelle femme à physionomie sèche et à calculs odieux !

Pourquoi toujours nous montrer, dans la vie, l'envers de la médaille ? pourquoi nous arracher jour à jour les dernières illusions que l'expérience nous a laissées ? Éprouve-t-on le moindre intérêt pour une nature hypocrite ? Suit-on de l'œil avec sollicitude, l'intrigant dans sa marche tortueuse ? Pourquoi ne pas nous peindre ce qu'il y a de bien, de beau, de grand dans le monde : l'honnêteté intelligente, le travail, le sacrifice ? Ne peut-on bâtir une fable que sur un échafaudage de perversité couleur de rose ?

Dernièrement nous assistâmes, dans un des salons de Paris les plus fréquentés par le monde littéraire, à la lecture d'une comédie en trois actes et en vers, dont nous allons citer une scène. L'auteur étant de nos amis, nous nous abstenions de tout éloge, ne voulant pas qu'on nous suppose sous l'influence de notre vieille affection.

CAMILLE, ÉLISE, sa sœur, AMINTHE.

AMINTHE.

Quand vous me vanteriez, dix ans, le mariage, Je ne le trouverais ni meilleur ni plus sage. Mais voyez donc autour de vous !

CAMILLE.

Je ne connais Que d'excellents maris.

AMINTHE.

Deux, sur trente mauvais.

Mettre sa passion à la baisse, à la hausse, Selon qu'est une dot, mince, moyenne ou grosse ; Surtout, rien qu'aux objets cotés avoir recours, Dans ce commerce-là les autres n'ont pas cours. Si l'on a mis la main sur une bonne affaire, Marchander hautement, trafiquer sans mystère ; Quand on a su trouver un bénéfice rond, Un héritage en vue et dix pour cent du fond, Fût-elle laide, sottie et de défauts pétrie, Par-devant le notaire une femme est chérie. Puis, en se maudissant, peupler le genre humain D'enfants grognons, qui crient du soir jusqu'au matin ; Être femme du monde et par goût et par âge,

Et ravauder des bas, veiller au blanchissage ; Savoir si le charbon ne brûle pas pour rien. Si la crème est bien prise, et si le pot va bien ; Pour charmer ses loisirs endormir la marmaille, Rentrer près d'un mari qui travaille ou qui bâille, Heureuse s'il n'a pas, dans quelque coin du cœur, La bile qui le gêne et s'exhale en humeur. C'est le renversement des lois de la nature, C'est l'éternelle nuit pour toute créature Qui rêvait le soleil, l'air et la liberté ; C'est le bain permis par la légalité, Ou deux pauvres forcés, rivaux par une chaîne, Traînent avec horreur leurs regrets et leur haine.

ÉLISE.

Je ne vois pas l'hymen d'un aussi mauvais œil : Peut-être croirez-vous que j'ai beaucoup d'orgueil. Mais je dis qu'une femme aimable, jeune et belle, Avant d'aimer sa dot, on peut l'aimer pour elle. Et lorsqu'elle a choisi parmi ses amoureux, Le plus tendre à son cœur, le plus brave à ses yeux, La vie alors commence éclatante et féconde ; Le bonheur et l'amour vous font rois de ce monde, Mille chemins fleuris sont ouverts sous vos pas ; Les salons sont déserts où l'on ne vous voit pas. Monsieur est rayonnant quand on vante madame ; L'amour-propre flatté double l'amour dans l'âme. Et madame est très-fière, alors qu'en l'enviant, On cite l'heureux choix d'un mari si charmant.

AMINTHE.

Tout cela, c'est fort beau pendant un mois, ma chère, Après quoi l'on s'ennuie ou l'on se désespère.

CAMILLE.

Vous jugez toutes deux un peu légèrement Cet acte solennel dont le bonheur dépend. (A Aminthe.) (A Élise.) Vous n'y voyez qu'orage, et toi, soleil qui brille ; Moi, la base et l'honneur de toute la famille. Et la famille a droit à nos respects profonds.

AMINTHE.

Elle est morte d'ennui, grâce à tous vos sermons.

CAMILLE.

Elle vit et vivra tant qu'un peu de sagesse Animera l'esprit de notre pauvre espèce ; Effeuillée à la tige, elle a racine au sol, Et qui veut la détruire est imprudent ou fol. Ah ! quand l'homme de bien qu'à sa vie on attache, Confie à votre foi l'honneur d'un nom sans tache, Il faudrait que le cœur fût bien dégénéré, Pour ne pas garder pur un dépôt si sacré. L'existence est alors comme une pente douce Que l'on descend à deux sans bruit et sans secousse, L'un de l'autre écartant les pierres du chemin, Et bravant la tempête en se tenant la main ; Un ciel où les enfants, fleurs doucement écloses, Poussent comme au matin on voit naître les roses, Tout chargés des parfums de cet amour heureux Qu'on aime dans leur père et qu'on adore en eux. Eh quoi ! l'on rougirait de ces soins de ménage Dont les êtres chéris recueillent l'avantage ? Est-ce qu'un étranger peut faire comme nous Ces riens ingénieux qui leur semblent si doux, Lorsque dans un regard tout plein de gratitude, L'époux aimé bénit notre sollicitude, Et quand, sur nos genoux l'enfant vient se poser, Expriment son bonheur par un naïf baiser ?

Voici de la morale bien pensée et bien dite, et certes la femme qui s'exprime ainsi, ne pourrait

manquer dans le monde, ou sur le théâtre, d'éveiller de vives et légitimes sympathies.

M. Charles Lebouc a repris la série de ses intéressantes matinées musicales, dans les salons de la rue Vivienne. On y a entendu M. Alphonse Duvernoy dans la superbe sonate en *fa* mineur de Beethoven, et M. White dans l'élégie de *Ernst*, de manière à faire croire que c'était l'auteur lui-même qui interprétait son ouvrage. On y a aussi beaucoup applaudi une transcription par M. Lebouc des fragments du *Prométhée*, de Beethoven, pour violon, alto, violoncelle et piano. Une des dernières matinées a offert un grand intérêt par le choix et l'exécution d'ouvrages peu connus et dignes de l'être. Nous citerons le trio de Beethoven, pour deux hautbois et bassons, exécuté par MM. Triebert, Barthélemy et Jancourt; un duo de Chopin et Franchomme, pour piano et violoncelle; *Robert le Diable*, par Mademoiselle Remaury et M. Lebouc; le quintette en *ré* de M. Ad. Blanc, par MM. White, Comtat, Combetta, Lebouc et Gouffé; enfin le concerto en *ré* mineur, de Mendelssohn, par mademoiselle Remaury.

Le journal la *Chronique de Québec*, annonce que les sœurs de charité de l'hôpital général de Québec, auraient vendu récemment un violoncelle portant le nom de Nichols-Bertrand à Paris 1720, un violon de Caroly 1734 et un autre violon marqué: Villaume-Demivicaud 1743. Ces instruments de forme très-ancienne, en parfait état de conservation, paraissent être les premiers instruments de musique qui aient été portés dans ce pays, bien avant la conquête de cette province. On s'en servait dans la chapelle du couvent, avant l'introduction des orgues et des pianos dans le nouveau monde.

On lit dans le *Guide Musical Belge*: Meyerbeer avait un carnet de notes uniquement consacré à fixer ses idées, ses remarques et ses intentions sur l'*Africaine*. Ce carnet a été remis à M. Fétiis qui s'attache à observer scrupuleusement les indications qu'il contient; les variantes sont écrites dans la partition en encres de différentes couleurs: noire, rouge et bleue. On trouve dans le carnet des notes ainsi conçues: «En telle scène, tel morceau, c'est la version de telle couleur qui est la bonne.» Il va sans dire que toutes les fois qu'on a compris une semblable instruction, on s'y est conformé religieusement. Ce précieux carnet contient également l'expression de la volonté du maître sur la distribution des rôles, ainsi que sur beaucoup de particularités relatives à l'exécution et à la mise en scène. Attentif à tout, Meyerbeer a été jusqu'à noter le dessein qu'il avait de faire changer les noms de certains personnages de la pièce qui lui semblaient devoir sonner désagréablement à l'oreille des auditeurs. C'était pour lui même, à titre de *memorandum*, qu'il fixait ainsi les idées qui se présentaient à son esprit. Le petit livre auquel il les confiait devint son testament musical et le guide de la personne désignée par lui comme l'interprète de sa pensée, quand viendra le moment où cette *Africaine* depuis si longtemps attendue, sera livrée au jugement de la foule.

A propos de Meyerbeer, disons qu'à la première

séance du Conservatoire, consacrée à la mémoire de l'illustre maître, on n'a exécuté que trois fragments de ses œuvres, comme si le magnifique répertoire lyrique que nous tenons de lui n'eût pu faire à lui seul les frais de la séance. Quoi! dans ce concert donné en l'honneur de Meyerbeer, trois morceaux seulement de lui! et dans ces trois morceaux pas une note de *Robert le Diable*, qui a été le premier triomphe du compositeur allemand! pas une note de ce charmant rôle d'Alice, la création la plus suave et la plus poétique du maître des maîtres! N'avait-on pas sous la main mademoiselle Sax ou mademoiselle Baltu, pour chanter quelques fragments de cette page délicate? Si l'on faisait une galerie musicale des femmes de Meyerbeer, comme on a fait la galerie historique des femmes de Shakespeare, de Byron, de Molière et de Walter-Scott, Alice aurait le premier rang dans cet album féminin, Alice, type exquis de pureté virginal, qui tient plus de l'ange que de la créature humaine.

La merveilleuse symphonie en *ré* majeur de Beethoven a ouvert la séance. Cette symphonie a-t-elle été bien rendue? Oui, si l'on considère le talent et le fini d'exécution que chaque artiste séparément a apportés à sa partie; non, si l'on s'occupe de l'ensemble.

L'ouverture du *Pardon de Ploërmel* est au théâtre une préface qui prépare heureusement le spectateur au drame de Meyerbeer; mais dans un concert elle perd une grande partie de son intérêt. Il y a, certes, dans ce morceau, un prodigieux talent de facture, de métier, d'arrangement et d'instrumentation, mais ce talent dans lequel on sent le travail et la recherche, est plus fatigant qu'agréable pour l'auditeur. — La scène de la Bénédiction des poignards, a été le morceau capital de la séance. Jamais, avant Meyerbeer, le fanatisme, la fureur des sectaires, la férocité des partis, les haines populaires n'avaient trouvé d'aussi terribles, d'aussi formidables accents. Faure a parfaitement rendu la belle scène d'*Œdipe à Colone*, de Sacchini. La séance s'est terminée par l'admirable marche du *Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelssohn.

On sait que le libretto de l'opéra de *Guillaume Tell* est de MM. de Jouy et Hippolyte Bis.

Le 3 août 1829, après la première représentation du chef-d'œuvre de Rossini, l'orchestre de l'Opéra vint, en manière de sérénade triomphale, exécuter l'ouverture de la partition, sous les fenêtres du maestro italien, qui demeurait alors sur le boulevard Montmartre, en face du passage des Panoramas.

Le public, transporté par l'exécution admirable de cette composition, cria: *Bis! bis!* dans toute la largeur du boulevard. Alors apparut le vénérable M. de Jouy, qui, s'adressant à la foule, prononça le speech suivant:

« Messieurs, mon collaborateur M. Bis, est absent » et ne peut se rendre au désir que vous exprimez » de le voir; mais je reçois pour lui la manifestation » dont vous l'honorez, et vous promets de lui faire » connaître ce qu'elle a de flatteur. »

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

FLORENCE A JEANNE

Dieu pleut! peut-être fera-t-il un soleil
» brillant quand vous lirez ces lignes,
» madame; mais en ce moment la
» pluie frappe mes vitres, le vent souff-
» le avec violence, les autans sont dé-
» chaînés, il ne tient qu'à moi de me croire au
» château d'Udolphe ou sur une plage abandonnée
» à tous les vents du septentrion... Cette pluie in-
» tempestive a dérangé un projet de campagne,
» même deux projets de campagne, et m'a rendue
» de mauvaise humeur. Je regarde de travers les
» grands peupliers qui balancent leurs cimes jus-
» qu'au près de mes fenêtres, et je réfléchis!

Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?

» Mais à quoi pensais-je? c'est ce que je vais vous
» dire. Comme je devais sortir, j'avais mis mes
» bottes, des bottes jaunes, s'il vous plaît! Et l'en-
» nui de rester au logis me faisant croiser les jam-
» bes et les dandiner, nonchalamment je regardais
» mes pieds singulièrement coiffés!... Il y a quel-
» ques années, si une femme était sortie en bottes
» jaunes, il est certain que sa famille l'eût fait en-
» fermer à Charenton; mais la mode court avec le
» progrès!...

» Qu'est-ce que la mode? disais-je en regardant
» mes pieds jaunes, ma jupe barjolée dans le bas et
» ma robe relevée comme celle de Perrette, sans
» oublier la morale du pot au lait dont je n'ai guère
» à profiter, quoique la leçon ne m'ait point fait
» défaut dans ma vie. »

Je relisais pour la dixième fois peut-être ce début
si facile du plus charmant article que j'aie ren-
contré depuis longtemps sur la mode, quand ma
cousine Juliette entra les yeux brillants et la mine
épanouie.

» Qu'est-ce que la mode, Juliette? répétais-je en
l'attirant vers moi sans interrompre ma lecture.

— La mode, ma cousine, c'est quelque chose de
bien joli, dit-elle.

— Ou de bien perfide! répondis-je poursuivant
l'ordre d'idées dans lequel m'avait jetée ma lec-
ture.

— Qui vous inspire de semblables hérésies, Flo-
rence?

— De semblables vérités vous voulez dire? Ce
sont les réflexions judicieuses que je viens de lire,
et que je vais parcourir de nouveau avec vous si
vous le permettez.

— Certainement? »

Je repris ma lecture.

» Qu'est-ce que la mode? me demandais-je... La
» mode, c'est une fine mouche plus rusée qu'on ne
» croit, allez!... Vous vous figurez innocemment
» qu'elle n'a aucune arrière-pensée; vous vous
» dites, c'est un caprice, la mode est fantasque avant
» tout, c'est son essence, puisqu'elle est femme. Eh
» bien! si vous n'y voyez pas plus loin que ça, vous
» avez besoin de lunettes... En général, une nou-
» velle mode est presque toujours une mystifica-
» tion... Les bottes, par exemple, sont bien certai-
» nement une des grandes erreurs du siècle des lu-
» mières. — Quelle est la première femme qui les
» a inventées? Je ne la connais pas, mais je devine
» qu'elle avait de vilains pieds, parce que si elle
» en avait eu de jolis et de délicats, elle ne les eût
» point chaussés de peau de chien, ni de peau de
» chamois, ni de gros cuir, et n'eût pas caché les
» vilaines attaches de ses jambes, car il est certain
» qu'elle avait de vilaines attaches, sorte d'imper-
» fection que les bottines et les bottes dissimulent
» fort bien. Donc, en ceci comme en tant d'autres
» choses, nous avons fait comme les moutons de
» Panurge. »

— C'est vrai cela! soupira Juliette en jetant un
coup d'œil de regret à ses pieds mignons ensevelis
sous de hautes bottines qui en masquaient complè-
tement les chevilles.

» Qui inventa la crinoline? Croyez-vous bonne-
» ment que ce fut une femme faite à peindre, aux
» lignes et aux proportions dignes d'un statuaire?
» allons donc!... Croyez-vous que le catogan et la
» mode d'avoir des livres de cheveux sur la tête,
» aient été inventés par une jolie femme qui ne sava-
» que faire de ceux que la nature lui avait ample-
» ment donnés?... Croyez-vous que tout ce pastel
» que vous voyez sur les joues, tout ce bistre que

» l'on a aux yeux, tout le bleu, le rose qui sont
 » sur la peau, sans compter la poudre de riz en
 » accessoire, soient de l'invention d'une jeune et
 » jolie personne, rose et fraîche comme le prin-
 » temps? Elle aurait eu de la bonté de reste de
 » l'avoir inventé! elle est déjà bien assez sotte de
 » suivre ainsi le torrent et d'accepter une mode
 » qui l'enlaidit au lieu de l'embellir. Mais laissez
 » faire! Chacun aura son tour, c'est trop juste en
 » pareille matière. Qu'une femme belle et jolie
 » soit à la mode, une de ces perfections complètes
 » n'ayant rien à dissimuler, et vous verrez changer
 » la face de la terre... plus de crinoline, plus de
 » faux cheveux, plus de rouge ni de blanc. Il sera
 » de mode de porter le peplum et la robe tombant
 » à plis complétés sur les hanches bien accusées. En-
 » fin, je ne sais ce que l'on inventera, mais ce qu'il
 » y a de certain, c'est que la femme à la mode
 » aura eu ses raisons pour imposer ce qui lui sied
 » le mieux. Il est vrai que ce qui lui va ne vous va
 » pas, mais vous comprenez que cela lui est bien
 » égal!»

Suivent deux légendes fort amusantes et proba-
 blement très-véridiques sur l'origine du catogan,
 des crêpes, de la crinoline, du fard et de ces voi-
 lettes modernes auxquelles on a donné l'ingénieux
 nom de *muselières de dentelle*, puis enfin vient cette
 péroraison qui devrait éclairer toutes les femmes
 sur la portée réelle de cette mode, à laquelle elles
 font tant de sacrifices aveugles.

« Voilà donc le secret de presque toutes les
 » modes nouvelles : tantôt la jalousie, tantôt la né-
 » cessité, toujours la coquetterie et l'intérêt parti-
 » culier. — Comment les femmes se laissent-elles
 » prendre continuellement à suivre des modes qui
 » leur vont si mal?... Je ne l'expliquerai qu'en
 » examinant le fond du cœur humain si rempli
 » d'amour-propre et de vanité, si aveugle sur ses
 » propres défauts et dès lors incapable de juger si
 » telle ou telle chose est réellement bien ou mal...
 » De là, tant de femmes suivant le torrent sans
 » s'apercevoir qu'elles tombent souvent dans un
 » piège! »

Eh bien, miss Juliette, qu'en dites-vous? Est-il
 possible de rendre justice à madame la Mode avec
 plus de tact, plus d'esprit, plus d'impartialité, plus
 de grâce? Jamais je n'ai rien lu qui répondit mieux
 à mes velléités d'indépendance contre cette tyran-
 nique souveraine que l'on ne connaît que par ses
 caprices, qui trône on ne sait où, et qui pourtant
 fait commettre à l'année tant de sottises aux femmes.

— D'où tirez-vous ces jolies réflexions, Florence?

— Les miennes? Bien obligée...

— Eh non! celles que vous venez de lire?

— De votre oracle, ma chère; de votre cher *Écho*
 du *Petit Courrier*.

— Vrai? Permettez alors que je reporte ce nu-
 méro à ma sœur, qui calomnie toujours l'*édition*
bleue. Elle s'imagine qu'on ne peut y puiser que
 des idées de dépense et de frivolité, mais elle chan-
 gera complètement d'avis en lisant les réflexions
 sages et fines de cette aimable chroniqueuse.

— Sans contredit! surtout si les projets mis en
 question pour cette édition se réalisent.

— Quels sont donc ces grands projets?

— D'abord l'*édition bleue* paraîtrait en deux fois

dans le mois, en sorte que les abonnées à cette édi-
 tion recevraient le 1^{er} du mois le Journal à couver-
 ture chamois, et le 15 l'*Écho du Petit Courrier*, avec
 les deux ou les trois gravures qui l'accompagnent.

— Quelle utile innovation!... Comment savez-
 vous cela, Florence?

— Par Jeanne, qui vous prépare encore une autre
 surprise.

— Laquelle?

— Moyennant une légère augmentation de prix,
 on aurait tous les 15 du mois une grande feuille de
 patrons — imprimée recto et verso — semblable à
 celle que les abonnées à l'*édition bleue* reçoivent au-
 jourd'hui comme spécimen — sauf que cette fois
 elle n'est imprimée que d'un côté.

— Mais la réception de ce patron supplémentaire
 sera-t-elle obligatoire, et va-t-on imposer ce sur-
 croît de dépense à toutes les abonnées de l'*édition*
bleue?

— Non, elle sera facultative.

— A la bonne heure! Et quand auront lieu tous
 ces heureux changements?

— Quand ils seront complètement décidés. Jeanne
 et ses amies doivent se réunir à cet effet dans le cou-
 rant de février... Mais, dites-moi, chère Juliette,
 qui me procure aujourd'hui le plaisir de votre vi-
 site, quand vous ne me l'aviez annoncée que pour
 la semaine prochaine?

— Une grande nouvelle, Florence! mon entrée
 dans le monde, une invitation de bal!

— Ah! oui, la soirée de la sous-préfecture... j'ai
 là aussi une lettre.

— Et vous êtes bien tranquillement à lire, au
 lieu de vous inquiéter de votre toilette?

— N'ai-je pas le temps d'y songer? Je me donne
 congé. C'est si ennuyeux ces préparatifs de bal!

— Ennuyeux!... peut-on dire des choses pareilles?

— Quand on est mariée, s'entend! car pour vous,
 je comprends que ce qui me paraît une corvée soit
 rempli d'attrait... c'est bien joli un premier bal!
 Je vous attends au quatrième et au cinquième...

— Oh! je ne m'en laisserai jamais!

— Hum!... il ne faut pas dire : Fontaine... Mais
 c'est mal à moi de vous désillusionner par avance,
 cela viendra assez tôt! Ainsi, cette invitation vous
 rend très heureuse?

— Heureuse, pas trop... je suis plutôt comme
 une âme en peine depuis que je l'ai reçue : j'ai
 tant de choses à faire! D'abord, j'ai commencé
 par ne pas dormir de la nuit pour mieux rêver à
 ma toilette.

— Vous allez être bien belle, sans nul doute?

— Je ne sais! J'ai déjà fait et défait en imagina-
 tion plus de vingt toilettes, de sorte que je ne suis
 pas plus avancée qui si je n'avais pas commencé.
 Que me conseillez-vous?

— Oh! d'abord, je ne conseille rien, ce n'est pas
 mon affaire. Mais si j'avais une fille de votre âge, je
 choiserais pour elle, en pareille circonstance, quel-
 que chose d'aussi simple que possible; cela ferait
 valoir ses dix-sept ans, et ses dix-sept ans feraient
 valoir sa toilette.

— Vous lui permettriez bien quelques garnitures
 cependant?

— Le moins que je pourrais; je réserverais les
 fanfreluches élégantes et les ornements sans fin

pour le temps où il serait bon de commencer à détourner les yeux de son visage.

— Et les bijoux ?

— Les bijoux aussi. Je sais bien cependant que la mode tolère maintenant avec les boucles d'oreilles, quelques bracelets, quelques rangs de perles, une croix, un médaillon suspendu à une chaînette d'or ou de jais ; mais je vous avouerai que tout cela me charme médiocrement, et que je préférerais de beaucoup à ces perles et à ce jais l'étroit velours noir qui soutenait, *de mon temps*, les croix et les médaillons, et qui faisait ressortir la blancheur de la peau.

— Voyez la coquette !... est-elle raffinée !... Et comme nuance de robe, qu'est-ce que vous aimez ?

— Le blanc, toujours le blanc ; c'est ce qui est le plus joli à la grande lumière, ce qui sied le mieux à tous les teints et ce qui est le plus convenable pour une entrée dans le monde. Il y a même des localités où la *débutante* — c'est ainsi que l'on appelle la jeune fille que l'on produit pour la première fois dans la société — est vouée au blanc complet comme une mariée. Pour mon compte, je n'aime pas beaucoup cela. Je préfère une robe (blanche aussi) fraîche, diaphane, vaporeuse autant que vous voudrez, mais égayée par quelques rubans de couleur ou quelques fleurs bien simples : des boutons de rose mousseuse, par exemple, des marguerites des champs, des myosotis...

— Merci ! maintenant vous allez me dire comment on se comporte au bal.

— Mon Dieu, comme partout ailleurs, avec le plus de naturel possible.

— Avec ça qu'il est facile d'en avoir du naturel, quand on est ainsi sous les armes et qu'on se sent le point de mire de tous les regards !

— Voilà d'abord une idée très-fausse qu'il faut commencer par chasser. Une jeune fille n'est jamais le point de mire de tous les regards, à moins qu'elle n'ait une beauté ou une position tout à fait exceptionnelles. On arrête volontiers les yeux sur elle, si comme vous, elle est fraîche et gentille ; on remarque son maintien, s'il est modeste et distingué, mais voilà tout ; chacun arrive au bal avec sa provision de prétentions personnelles et s'occupe avant tout de ses propres affaires.

— Cependant, la galerie ?... Les mamans et les personnes qui, ne dansant pas, n'ont autre chose à faire qu'à examiner les toilettes et les allures de chacun ?

— Il est rare que ces personnes-là n'aient pas aussi un petit intérêt particulier qui se meut dans la salle : une fille, une nièce, une amie, une jeune sœur, sur laquelle se concentre, par conséquent, la meilleure part de leur attention. Néanmoins, je ne vous dissimulerai pas que c'est là que git pour vous l'examen et peut-être la censure.

— Je le sais bien, aussi je tremble !... je serai gauche autant que possible.

— Trembler, enfant que vous êtes !... Et pourquoi trembleriez-vous ? Vous n'avez pas la prétention, je suppose, en entrant dans le monde, d'y éclipser toutes les demoiselles qui y sont entrées avant vous ; vous y voulez tenir votre petite place aussi convenablement qu'une autre, pas davantage. — Vous ne croyez pas non plus que votre simple parure de jeune fille pourra rivaliser avec

les riches atours de mesdames Telles et Telles ? Et, d'ailleurs, eussiez-vous cette prétention, sachez bien que, quelque soin, quelque élégance, quelque bon goût que l'on mette à sa toilette, on trouve toujours dix femmes pour une qui sont mieux habillées que soi. C'est donc tout simplement une source de déceptions que vous vous prépareriez en vous lançant dans cet ordre d'idées. Le plus sage, selon moi, est de se contenter d'être *bien*, c'est-à-dire d'avoir bonne grâce dans une mise simple et appropriée avant tout à la position et à l'air du visage. Avec cela, des joues roses comme les vôtres et de gracieuses manières, on est toujours sûre d'avoir son petit succès à soi.

— C'est entendu ! je tâcherai de me figurer que nul ne fait attention à ma petite personne, et j'irai, je viendrai comme si j'étais dans ma chambre !

— Ah ! mais pas d'exagération en rien ! Sans doute il est très-joli de voir une jeune fille oublier qu'elle est en représentation, pour s'amuser bien franchement, mais il est toujours des limites qu'elle ne doit pas franchir. Pour vous faire mieux comprendre ma pensée : dansez gaiement, mais ne sautez pas comme une évaporée ; souriez, mais ne riez pas à grands éclats ; causez, mais ne péroriez pas, perdez de vue que chacun de vos gestes ou chacune de vos paroles peut prêter aux commentaires de quelques centaines de personnes qui vous entourent, mais ne l'oubliez jamais complètement. En un mot, ayez de la grâce sans affectation, du naturel sans laisser aller, de la gaieté sans bruit, une dignité assurée et modeste tout en semble, et vous serez charmante.

— Ah ! que c'est difficile, que c'est difficile ! je ne pourrai jamais, Florence, j'aurai l'air d'une petite niaise !... Et les danseurs et la conversation ? C'est encore cela qui m'inquiète... Songez donc, aller parler de toutes sortes de choses pendant un quart d'heure avec de grands messieurs qu'on n'a jamais vus !... A la maison, quand il vient des visites, je n'ouvre presque pas la bouche, c'est toujours maman et ma sœur qui font les frais ; mais au bal, ce n'est pas la même chose ; il faut bon gré mal gré parler pour son propre compte.

— Oh ! rassurez-vous, ces conversations-là ne sont pas bien effrayantes : la fête plus ou moins brillante ou nombreuse, le parquet plus ou moins ciré, les lustres, les bougies, la chaleur, voilà de quoi défrayer bien des intervalles de contredanse. C'est moins que spirituel, c'est fastidieux... On vous parlera peut-être aussi un peu théâtre, musique, nouvelles du jour, mais ce sera l'exception des danseurs. Vous répondrez bien quelques mots à cela sans rougir, voyons, quelque intimidée que vous puissiez être ? Je dis répondre, car ce n'est jamais vous qui provoquerez la conversation. Vous l'attendrez. Si elle ne vient pas (ce qui arrive quelquefois !), vous garderez le silence, un silence gracieux, aimable, et non refragné et hautain comme celui de certaines jeunes filles. Si elle vient, vous l'aidez de votre mieux sans affectation, avec le plus d'aisance et de modestie possible ; vous effleurez les sujets que l'on vous présentera, mais surtout vous ne permettrez jamais à un étranger de s'immiscer dans la connaissance de vos goûts, de vos habitudes, de votre existence ; pas plus que vous ne découra-

gerez sa politesse par des oui ou des non de pensionnaire. Il pourrait encore arriver que vous fussiez invitée par quelque personne dont les manières ne seraient pas du plus parfait bon ton... ne paraissent pas vous en apercevoir, mais armez-vous de toute votre réserve, de toute votre dignité.

— Au fait, c'est vrai, il doit y en avoir de toutes les façons, des danseurs?

— Une de mes amies qui allait beaucoup au bal, s'était amusée à les classer en trois catégories : les danseurs qu'on préfère, ceux que l'on supporte, et ceux que l'on redoute. C'est à cette dernière espèce qu'appartiennent les personnages dont je viens de vous entretenir. Mon amie y rangeait encore les mauvais danseurs (ceux qui partent à contre-temps, qui sautillent sans le moindre souci de la mesure) — ceux dont la conversation est émaillée de compliments absurdes et qui se croient obligés de se poser en point d'admiration en face de chacune des dames qu'ils invitent; — ceux qui font des calembours, ceux qui sourient d'un air béat à tous les riens qu'ils débitent; — ceux... mais je n'en finirais pas, si je vous énumérais les nombreuses variétés de ce genre *redoutable*. Appelons-le en bloc la variété des ennuyeux et n'en parlons plus.

— Ce doit être bien amusant le bal, fit Juliette avec une légère grimace de désappointement, si tous les cavaliers sont de cette force-là!

— Attendez, voici, pour vous dédommager, la série des danseurs qu'on préfère. Commençons par y placer les hommes de certain âge et les jeunes pères de famille qui, n'ayant pas encore renoncé au monde, dansent par occasion, par relations de politesse; avec ceux-là, la conversation est toujours facile, animée, dénuée de prétention. — Mon amie mettait encore dans cette catégorie les gens instruits qui ne *posent* pas, les gens spirituels qui ne contrent pas après l'esprit, les gens aimables qui savent se garder des fadeurs, les plaisants de bon ton, les originaux non excentriques. Par exemple, ces danseurs choisis étaient en petite minorité. En compensation, les êtres insignifiants, ni bien ni mal, ni beaux ni laids, ni sots ni spirituels, ni bons ni mauvais danseurs, qui pullulent dans tous les bals, se groupaient en pêle-mêle imposant dans la dernière catégorie et se grossissaient encore de tout une cohorte d'hommes à la mode et de débutants novices. Inventaire fait scrupuleusement, voilà la population que vous rencontrerez dans presque tous les salons, ma chère petite, et les différentes sortes de gens auxquels vous pourrez être forcée de confier quelques instants votre main dans le cours d'une soirée; car les femmes au bal, vous le savez, n'ont pas le droit de choisir leurs danseurs. Il n'y a que dans le *cotillon*, cette espèce de *jeu-danse* terminant maintenant presque toutes les réunions, que cette faculté leur est laissée; mais dans ce cas, je vous recommanderais d'user avec une réserve excessive et une convenance parfaite de cette liberté plus embarrassante qu'agréable pour une jeune fille. Dans tous les autres cas, vous vous bornerez à accepter qui vous engagera sans vous permettre, sous aucun prétexte, de manquer à ces engagements.

Notre entretien s'arrêta là : Juliette le termina en m'embrassant, et s'en alla rêver à tout ce que nous venions de dire.

FLORENCE.

MODES

Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, mes chères amies, à la campagne, dans un moment d'oisiveté, de promener vos regards sur une grande étendue de ciel et de fixer les nuages? les contours de ces nuages n'ont-ils pas pris à vos yeux mille formes bizarres et fantastiques, et ne vous êtes-vous pas oubliées dans la contemplation de ce spectacle? votre imagination aidant, n'y avez-vous pas pris intérêt au sort de quelque faible créature poursuivie par un terrible animal qui, se transformant subitement, devient à son tour l'objet de votre admiration par ses gracieuses allures? puis vous avez vu avec plaisir ou regret, le vent emporter au loin l'objet de vos illusions. Eh bien! moi, en quelque sorte votre pilote, sur l'*océan de la fantaisie*, je vous signalerai quels nuages j'aperçois à l'horizon, et je vous dirai avec quelle anxiété je le vois peu à peu se dérouler et prendre la forme de personnages vêtus des costumes du premier empire! Déjà la coiffure élevée, malgré l'exiguïté des chapeaux qui s'y oppose, paraît vouloir s'imposer; les jupes à pointes, plates sur le devant, s'efforcent de remplacer nos amples jupons; mais espérons qu'une brise bienfaisante chassera cette nuée menaçante, détournera l'orage prêt à fondre sur nous, et que tout en nous soumettant aux exigences de la mode, nous ne nous verrons pas condamnées à une trop brusque et trop complète transformation.

Malgré l'ampleur des jupes, nous devons constater que la crinoline a légèrement diminué sa circonférence. Je vous ai déjà beaucoup parlé de toilettes de bal, mais j'ai jusqu'à présent évité de vous parler des ornements, souvent trop peu distingués, qui, décidément, ont un grand succès cet hiver.

Depuis quelque temps les plumages d'oiseaux ont été employés pour orner les chapeaux; aujourd'hui les robes de bal les reçoivent de même, et souvent des oiseaux tout entiers, des dépouilles de gibiers et de volatiles, viennent disputer la place aux fleurs; quant aux papillons, ils voltigent librement au milieu de cette mêlée de fleurs et d'aïlons, de queues ou de têtes d'oiseaux.

Avec ces ornements si bizarres, les femmes n'avaient pas assez l'air d'appartenir à quelque tribu indienne; pour compléter l'illusion, la verroterie, les paillettes d'or, d'argent et d'acier, viennent ajouter leur clinquant à ces échantillons des habitants du jardin d'acclimatation.

Les paillettes et les perles, les étoiles en acier, nacre ou jais, les chaînes et grosses boules, servent aussi à l'ornement des chapeaux. Ne pensez cependant pas être forcées d'adopter ces accessoires; on peut parfaitement s'en dispenser, et une toilette simple, si elle est exécutée avec goût, ne sera jamais déplacée. Depuis quelques mois, nous avons assez passé en revue toutes les élégances en vogue, nous allons maintenant parler pour les jeunes filles économes, par nécessité ou par goût, qui considèrent nos indications comme difficiles à suivre.

Répondons d'abord à certaine personne, qui n'a pas été, par suite de circonstances, dans le monde depuis deux ans et qui, ayant grandi, pendant ce temps, possède une robe en taffetas bleu tachée

dans plusieurs endroits, et devenue trop courte et trop étroite. Sera-t-elle donc privée d'aller au bal ne pouvant cette année faire la dépense d'une robe de soie, et surtout des ornements qui sont si coûteux?

Combien cependant cette petite robe de soie défraîchie, qu'elle dédaigne, va lui offrir de ressources ! Le corsage et les manches seront coupés en bandes de biais de quatre centimètres, réunies ensemble par de petites coutures à point devant. Après les avoir repassées entre deux linges à peine humides, avec un fer peu chaud, elle les découpera à petites dents de chaque côté et en fera des ruches ou des petits volants pour une partie des garnitures, du corsage d'une robe en tarlatane blanche. La jupe de cette robe sera garnie de ruches ou volants que l'on prendra également dans les parties les moins fraîches de la robe de soie; on peut même entremêler ces ruches, d'autres ruches en tarlatane blanche, ou faire des volants en tarlatane double, surmontés de ruches étroites en taffetas. Il restera encore les parties les plus fraîches de la jupe dans lesquelles il sera facile de tailler un corsage décolleté, à petites basques sans manches, qui fera pour soirée une charmante toilette avec une jupe et une guimpe en mousseline, ornées de velours noirs; ou servira à ménager le corsage de cette robe de foulard neuve fond blanc à croissants bleus.

J'ai dit à la vérité qu'une robe de soie fanée ne pouvait plus être portée qu'en *doublure* teinte ou non teinte; mais il est bien entendu que c'est alors sa dernière étape, et je n'ai pas prétendu condamner à l'état de doublure, une robe qui peut, étant bien teinte, mériter encore les honneurs du grand jour au moyen d'ornements disposés avec art. Il faut, du reste, avouer que la mode, si luxueuse aujourd'hui, se prête admirablement à toutes ces petites *tricheries* qui permettent de prolonger l'existence d'une robe.

La lingerie nous offre peu de nouveautés en ce moment, quant aux formes; les dispositions les plus variées de garnitures paraissent être la seule préoccupation de nos plus habiles lingères. Le *col jupe*, par exemple, étale son rabat plus ou moins modestement; le plus petit est certainement le plus gracieux; il se fait en toile, garni de valenciennne, en mousseline, entredeux brodés ou de dentelle; il a complètement remplacé les cols plats avec deux larges bouts de dentelle posés seulement sur le devant du col; ce genre de col ne convient qu'aux jeunes femmes. Pour jeune fille, il se fait en ce moment une charmante fantaisie : c'est un col droit montant, bordé d'une petite valenciennne légèrement froncée; le col est entièrement recouvert d'un velours de couleur, sur lequel on fait rabattre la valenciennne; puis avec le velours on fait un nœud droit, sans boucles, à deux petits pans garnis de la même valenciennne; la manche assortie à ce col est en mousseline à coude, le poignet plat, bordé de la valenciennne qui est rabattue, comme au col, sur un velours recouvrant le poignet. Comme parure simple, qui cependant demande un grand travail, je vous recommande la manchette et le col en toile, bordés d'une bande en nansouk, sur laquelle on brodera des olives, des losanges, des ogives, etc. L'étoffe est enlevée dans le milieu de ces dessins, et remplacée par des jours variés; ils sont peu éloignés et le petit intervalle, entre les dessins et le feston du

bord qui en suit les contours, est rempli par un point de sable.

Les canezous et corsages blancs, généralement adoptés pour petites soirées, sont variés à l'infini; le velours ou les rubans sont presque indispensables pour les orner; des entredeux brodés séparés par des engrêlures avec velours, ou des velours lacés dans des carrés, des losanges, ou des engrêlures séparant des bouillonnés, font de charmantes toilettes. J'en citerai un pour jeune fille d'une vingtaine d'années : le corsage en tulle avec semé est froncé et monté aux épaules sur un poignet en guipure, posé sur un velours n° 3, formant transparent, et donnant au haut du corsage la forme suisse; une petite guipure froncée est posée au bord. La ceinture est également recouverte d'un velours et de l'entredeux en guipure; une guipure un peu plus haute, froncée autour de la taille, forme basque; avec ce corsage la guimpe est fort légère, en organdi avec pièce d'épaule, entournure, encolure et poignet des manches en entredeux étroit de guipure, sur velours; le tour du cou et la manche sont en outre garnis d'une petite guipure.

Pour les toilettes de mariées, les plus simples sont assurément les plus jolies; les robes sont celles que l'on porte en ville, garnies ou non garnies au goût de chacune. Une robe en satin peut se faire tout unie, très-longue, très-ample; le corsage plat montant, boutonné devant et avec basques derrière; ces basques ainsi que les manches, peuvent se garnir d'une petite natte en chenille ou d'une passementerie en soie blanche. Si l'on veut avoir la même toilette plus riche on bordera la robe dans le bas d'une petite bande de cygne et l'on garnira le corsage également en cygne.

Une autre toilette plus simple se fait en taffetas, unie dans le bas ou garnie seulement d'une corde en soie dessinant des arabesques, le corsage à pointe devant et basques lacées derrière; les épaules et le bas des manches sont ornés de cordes en soie terminées par des glands. Les coiffures qui ne se font plus en guirlande sont mêlées de fleurs blanches ou quelquefois entièrement en fleurs d'oranger, mais ce genre de coiffure étant plus difficile à réussir il faut être bien sûr du goût et du talent de la fleuriste à laquelle on s'adresse.

Un autre genre s'harmonisant très-bien avec le chignon natté est la monture en fleurs, disposée pour servir de cache-peigne.

Plusieurs jeunes filles nous demandent quelle toilette doit porter la demoiselle d'honneur? croient-elles donc qu'il y ait un uniforme pour cette circonstance! Ne connaissant pas les ressources qu'elles peuvent trouver dans leur garde-robes et dans leur bourse je les engage à choisir, parmi les nombreuses descriptions que nous donnons chaque mois, une jolie toilette de ville; si la même robe doit servir pour le matin et pour le soir, on fera la robe décolletée avec pèlerine pareille, ou deux corsages, l'un montant, l'autre décolleté, que l'on mettra avec un fichu en tulle ou en mousseline; ou bien encore on pourra, le soir, supprimer le corsage montant et le remplacer par un corsage blanc.

On en fait de genres si variés, qu'il est facile de se composer une toilette soi-même en utilisant des bouts de dentelles et de broderies que l'on réunit et aux-

quels on ajoute un peu de tulle ou de mousseline ; il suffit de disposer sur un patron de corsage ordinaire les broderies que vous voulez employer ; si vous voulez faire une partie du corsage à plis, vous ferez ces plis avant de mettre la mousseline sur le patron ;

vous bâtirez tous ces morceaux sur le patron, après les avoir bien repassés, et vous pourrez alors tailler votre corsage, qui, s'il est préparé avec goût, vous fera l'honneur d'un corsage neuf.

EXPLICATIONS

Planche II

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Serviette à poisson — 2, L. B. enlacés — 3, Mouchoir avec E. M. — 4 et 5, Parure broderie russe — 6 et 7, Parure mousseline — 8, Petit entredeux — 9, Garniture — 10, *Dorothée* — 11, *Julienne* — 12, A. M. enlacés — 13, C. M. enlacés — 14, M. M. enlacés — 15, E. K. — 16, M. L. D. — 17, L. W.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 7, Robe de baby — 8 à 14, Corset — 15 à 17, Coussin au crochet — 18 et 19, Pantoufle canevas de Chine — 20, Bande pour jupon.

COTÉ DES BRODERIES

DESSINS DE M. GUYON, 43, RUE DU BAC.

1, *Serviette à poisson*, plumetis et feston sur percale. Si l'on ne veut pas entreprendre le travail du poisson, on fera seulement la guirlande et le feston du tour, et on placera un chiffre à l'endroit où est le numéro 1 ; cette serviette ne dispense pas de la serviette pliée sur laquelle on pose le poisson pour le servir ; elle sert à la recouvrir.

2, *L. B. enlacés* à l'impériale, plumetis ; le B est entouré d'un cordonnet en coton de couleur.

3, *Mouchoir avec E. M. enlacés* ; feston et cordonnet ; le ruban tournant autour du mouchoir, est recouvert d'une valenciennne légèrement froncée, ou remplacée par un entredeux en valenciennne.

4 et 5, *Parure*, broderie russe, sur toile ou nansouk.

6 et 7, *Parure*, plumetis, feston et cordonnet sur mousseline.

8, *Petit entredeux*, plumetis.

9, *Garniture*, feston à jour sur nansouk, pour parure en toile.

10, *Dorothée*, plumetis et cordonnet.

11, *Julienne*, plumetis et feston.

12, *A. M.*, plumetis et cordonnet.

13, *C. M. enlacés*, pour linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.

14, *M. M. enlacés*, plumetis, cordonnet et feston.

15, *E. K.*, plumetis et cordonnet.

16, *M. L. D.*, point de poste et point à la minute.

17, *L. W.*, plumetis.

COTÉ DES PATRONS

1 à 7, *Robe de baby*.

1, *Devant*.

2, *Dos*.

3, *Bretelle*.

4, *Ceinture*.

5, *Manche*.

6, *Revers de la manche*.

7, *Dessin pour le bas de la jupe*.

Robe en cachemire brodée en soutache ou lacet de soie et broderie russe en cordonnet. Nous donnerons sur la grande planche de Mars le dessin du tablier pour les mamans qui préfèrent un ornement plus riche.

8 à 14, *Corset pour jeune fille*.

8, *Devant*.

9, *Dos*.

Ces deux parties doivent avoir le droit fil dans la longueur.

10, *Gousset se rapportant au n° 9*.

11 et 12, *Goussets* que l'on réunit ensemble pour les placer au bas du corset, devant.

13 et 14, *Goussets* du haut, devant.

Pour éviter la confusion des lignes, on a dû placer les goussets dans tous les sens ; en suivant les lettres de raccord, on retrouvera la position qu'ils doivent occuper.

Ce patron nous a été fourni par madame Janelle, 11, boulevard des Capucines, que nous recommandons à toutes nos abonnées ; mères et jeunes filles seront également bien habillées dans cette maison.

15 à 17, *Carré avec dahlia pour coussin*.

15, *Carré*.

16, *Dahlia*.

17, *Croquis du carré monté*.

Laine de Saxe : noire, orange, 3 nuances de vert et 3 nuances de rouge. Soie d'Alger mais.

Carré n° 15. — Faites 10 rangs de 12 mailles en crochet tunisien avec la laine vert clair.

Toutes les demi-brides dans ce travail se font en crochet *Marie-Louise*, c'est-à-dire que pour faire la maille vous piquez le crochet non dans un fil de la chaîne, mais sous les deux fils de la chaîne du rang précédent.

Le premier rang du crochet bouclé ou astrakan

qui entoure le carré est fait avec la même laine. — Pour faire une boucle (piquez le crochet dans la maille du rang précédent — tirez la laine — faites 5 mailles-chainettes, puis faites passer la laine dans les deux mailles qui sont sur le crochet).

1^{er} RANG. — Commencez sur l'un des côtés de votre carré en crochet, c'est-à-dire piquez le crochet sur le côté des mailles. Faites 4 fois : (1 boucle — 1 demi-bride) — 1 boucle — dans la maille qui fait l'angle faites : 1 boucle sur le côté de la maille et 2 boucles sur la chaîne du bord — 5 fois (1 demi-bride — 1 boucle) — 2 boucles sur la chaîne de la maille de l'angle — 1 boucle sur le côté de la même maille — 4 fois : (1 demi-bride — 1 boucle) — 1 boucle sur le côté de la maille de l'angle — 2 boucles sur la chaîne de la même maille — 5 fois : (1 demi-bride — 1 boucle) — 2 boucles sur la chaîne de la maille de l'angle.

Il faut aux quatre derniers rangs de crochet bouclé, dont deux sont faits avec la laine vert moyen, et deux avec la laine vert foncé, contrarier les boucles toujours avec celles du rang précédent, c'est-à-dire faites des boucles au-dessus des demi-bridés, et des demi-bridés au-dessus des boucles ; il faut à tous les tours faire trois boucles dans la boucle formant l'angle de chaque coin.

Le crochet bouclé terminé, vous faites autour du carré deux rangs de crochet *Marie-Louise*, en laine noire, et un rang en soie d'Alger mais, en faisant toujours aux angles 3 demi-bridés dans la même maille.

ROND n° 16. — Faites une chaîne de 3 mailles en laine orange, fermez la chaîne et faites avec la même laine 1 boucle — 1 demi-bride dans chaque maille.

2^e RANG. — Laine rouge clair — 1 boucle — 1 demi-bride dans chacune des mailles du rang précédent.

3^e RANG. — 4 fois : (1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride et 1 boucle dans la même maille).

4^e RANG. — Laine rouge moyen — 4 fois : (1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride et 1 boucle dans la même maille).

5^e RANG. — Laine rouge foncé — 4 fois (1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride et 1 boucle dans la même maille).

6^e RANG. — 4 fois : (1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride — 1 boucle — 1 demi-bride et 1 boucle dans la même maille).

Terminez par deux rangs en laine vert clair que vous faites comme le 6^e rang, avec le même nombre de mailles, mais en contrariant les boucles et les demi-bridés.

Fixez le dahlia sur le carré par quelques points, puis vous réunissez tous vos carrés par un surjet en soie d'Alger noire ou mais ; on peut, pour le même coussin, varier la nuance des dahlias en violet, blanc, ponceau, groseille, jaune, etc.

18 et 19, PANTOUFLE, canevas de Chine.

18, Détail du travail grossi.

Faites tracer la pantoufle sur du canevas de Chine gris, par un cordonnier. Posez vos rubans de velours noirs en les disposant d'après le croquis n° 18 ; ces rubans doivent couvrir la largeur de cinq carrés du canevas, fixez au bord du velours la soutache ornée rouge et noire qui doit couvrir la lisière du velours ;

puis faites le travail en soie d'Alger et cordonnet d'or. En suivant avec la légende, on remarquera dans cette légende les points indiqués comme points lancés ; ces points ne sont pas plus grands que les points croisés, mais ils se font dans tous les sens, et sans être recouverts il est facile sur le croquis de voir leur direction ; plusieurs points croisés violets, sont bordés en dessous d'un point lancé en cordonnet d'or qui est un peu moins apparent, mais que l'on peut cependant voir en regardant attentivement.

Le canevas de Chine doit repaître tout autour de la pantoufle, excepté aux deux extrémités du talon, où les rubans de velours doivent être réunis par un surjet pour fermer le talon.

20, BANDE pour jupon.

Cette bande se fait sur cachemire blanc en appliques de drap, lacet et points lancés.

Elle peut s'exécuter sur le jupon même, au-dessus d'une bande en velours noir ou entre deux velours noirs, ou sur une bande rapportée sur un jupon violet ou bleu ; on peut aussi disposer ce dessin sur un fond de couleur en changeant les nuances.

THERMOMÈTRE

Tracez sur un ovale en cuir les contours et les médaillons du thermomètre ; découpez l'intérieur des médaillons bleus, et collez à l'envers un ovale en moire bleue, puis le carré au milieu duquel doit être posé le thermomètre, sous lequel vous collez un carré de velours noir. Les carreaux ornant le milieu des médaillons bleus se font par des points lancés en cordonnet d'or, un point croisé, en cordonnet bleu sert à maintenir les fils lancés à l'endroit où ils se croisent ; tous les médaillons et le carré sont bordés d'une petite corde bleue et or et d'un double bord en soutache algérienne en or. La même soutache est employée pour former les petits bouquets des médaillons en cuir ; des perles noires complètent ces dessins. Pour monter le thermomètre, taillez un carton bien exactement sur le modèle, couvrez-le d'un taffetas bleu, réunissez le cuir au carton par un surjet tout autour, vous couvrirez ce surjet d'une petite corde bleue et or en la croisant au sommet, de manière à former une boucle pour le suspendre.

Cet objet tout échantillonné, avec les fournitures nécessaires pour l'exécuter, coûte 18 francs, chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan ; mais vous pourrez l'exécuter à moins de frais, en prenant le cuir, le dessin et utilisant des petits bouts de rubans et de soie que toutes les jeunes filles ont à leur disposition ; on peut aussi varier les nuances, remplacer le cordonnet et la soutache d'or par du cordonnet et de la soutache mais, et le cuir par du canevas de Chine, du gros de Naples ou du velours.

Si l'on veut monter notre modèle, il faudra le découper en laissant 2 millimètres de papier blanc, fixer un thermomètre dessus et le coller sur un carton de même dimension, que l'on aura recouvert d'un côté de papier bleu glacé, puis on posera sur la tranche une petite bande de papier doré, que l'on rabattra sur le bord blanc du dessus.

PORTE-ALLUMETTES-CALENDRIER

Nous avons indiqué en Janvier la manière de monter ces porte-allumettes, qui complètent le calendrier

pour l'année. On pourra le rendre plus solide en le montant sur du carton. L'hexagone servant de fond, dont le patron est donné sur la petite planche supplémentaire, se fait en carton en le taillant soit sur le premier trait, soit un peu plus grand sur le second trait. Dans ce dernier cas, le fond étant plus grand que le porte-allumettes, on couvrira la partie qui dépasse avec du papier de plomb ou avec du papier bleu, et seulement une petite bande en papier de plomb collée sur le bord.

PLANCHE BLEUE

DESSINS DE CROCHET, TULLE BRODÉ, FILET BRODÉ ET
CARRÉ GUIPURE.

1, DESSIN pour nappe d'autel, aube et bordure de grand rideau. Il peut s'exécuter en crochet carré ou en filet brodé en reprise.

2, DENTELLE en crochet guipure. Chaque carré se fait séparément; on les attache en les terminant par des croix en crochet irlandais.

Le carré se commence par le milieu. Montez 3 mailles-chainettes et formez un anneau en faisant une maille passée dans la 1^{re} maille-chainette + 22 mailles-chainettes. Formez un anneau en piquant le crochet dans la 4^{re} des 22 mailles-chainettes que vous venez de faire, passez le fil sous cette maille et tirez-le dans les 2 mailles à la fois; continuez en faisant 1 maille dans chacune des mailles-chainettes — 2 mailles passées — 9 demi-bridés — 1 demi-bridé dans la même maille que la dernière demi-bridé. — 9 demi-bridés. — 2 mailles passées.

Tournez autour de l'anneau en passant le fil en dessous de cet anneau, et commencez le deuxième rang — 2 mailles passées — 4 mailles-chainettes — 1 demi-bridé pour former le picot avec ces 4 mailles-chainettes en piquant le crochet dans la 2^e maille passée — 2 demi-bridés prises chacune dans 1 maille du rang précédent — 4 mailles-chainettes — 1 demi-bridé prise dans la dernière demi-bridé que l'on vient de faire. — 4 demi-bridés — 4 mailles-chainettes — 1 demi-bridé dans la dernière demi-bridé du même rang — 2 demi-bridés — 4 mailles-chainettes — 1 demi-bridé dans la dernière demi-bridé du même rang — 1 demi-bridé dans la maille suivante du rang précédent — 2 demi-bridés dans la même maille, celle qui fait le milieu du rang précédent — 1 demi-bridé — 4 mailles-chainettes — 1 demi-bridé dans la dernière demi-bridé du même rang — 2 demi-bridés — 4 mailles-chainettes — 1 demi-bridé dans la dernière demi-bridé du même rang — 4 demi-bridés — 4 mailles-chainettes — 1 demi-bridé dans la dernière demi-bridé du même rang — 2 mailles passées — 4 demi-bridés prises dans l'anneau formé par les 8 mailles-chainettes que vous avez faites en commençant — retournez au signe + pour faire les 4 anneaux du carré; vous vous arrêterez au 2^e picot du 2^e rang pour faire le petit triangle qui sépare chacun de ces anneaux. Après ce 2^e picot, au lieu de faire 4 demi-bridés, vous n'en ferez que 2, et vous ferez les deux autres lorsque le triangle sera terminé : 5 mailles-chainettes — 1 demi-bridé prise dans la 1^{re} maille-chainette — 1 maille passée entre la 2^e et la 3^e demi-bridés pla-

cées au 1^{er} anneau vis-à-vis la maille d'où part le triangle — 5 mailles-chainettes — 1 demi-bridé dans la 4^{re} de ces 5 mailles-chainettes — 7 mailles-chainettes — 1 demi-bridé dans la 3^e des 7 mailles-chainettes — 5 mailles-chainettes — 1 demi-bridé dans la 1^{re} des 5 mailles-chainettes — 2 demi-bridés — terminez cet anneau comme le premier.

Au second carré il faudra faire attention que lorsque vous arriverez au triangle qui doit être placé au milieu de la dentelle, à fixer ce triangle au triangle correspondant de l'autre carré en faisant 1 maille passée dans la maille de la pointe extrême de cet autre triangle.

Tous vos carrés réunis vous voyez, en examinant le dessin, que vous avez encore 2 picots à réunir en attachant le fil dans l'un des picots; vous faites 7 mailles-chainettes et vous attachez cette chaîne dans le picot qui se trouve vis-à-vis à l'autre carré. Après avoir fait toutes ces petites chaînes d'un carré à l'autre, et des deux côtés, vous ferez le picot de la dentelle.

Le dessin ne peut donner le compte des mailles, mais il rend très-exactement l'effet de la dentelle. On pourra suivre l'explication en s'aidant de la planche pour la comprendre plus facilement.

1^{er} RANG. — + 1 bride prise dans l'un des picots du carré placé avant le triangle — 7 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la maille formant la pointe du triangle — 7 mailles-chainettes — 1 bride prise dans le 2^e picot après le triangle — 4 mailles-chainettes — 1 bride prise dans la 4^e des 7 mailles-chainettes passant de l'un à l'autre carré — 3 mailles-chainettes — 1 bride prise dans la même maille que la dernière bride — 4 mailles-chainettes — retournez au signe +.

2^e RANG. — 1 bridé — 2 mailles-chainettes — 1 bride en laissant 2 mailles d'intervalle en bas — 2 mailles-chainettes. Continuez ce rang dans toute la longueur, puis vous ferez le bord de l'autre côté de la dentelle. Au premier rang, il faudra préparer les petites croix, au nombre de quatre, au-dessus de chaque carré.

1^{er} RANG. — + 1 bride dans l'un des picots du carré placé avant le triangle — 5 mailles-chainettes — 1 bride prise dans le haut de la bride que vous venez de faire — 8 mailles-chainettes — 1 bride dans la 6^e maille en partant de celle qui est sur le crochet. En faisant cette bride, il faut tirer une fois le fil dans un fil, ensuite on pique le crochet dans la maille qui fait la pointe du triangle, on tire le fil dans cette maille et dans deux fils, puis on termine la bride. — 8 mailles-chainettes — 1 bride prise dans la 6^e maille en partant de celle qui est sur le crochet — 1 bride prise dans le 2^e picot placé après le triangle — 4 mailles-chainettes — 1 bride prise dans la 4^e des 7 mailles-chainettes passant d'un carré à l'autre — 5 mailles-chainettes — 1 bride prise dans le haut de la dernière bride — 1 bride prise dans la 4^e des 7 mailles-chainettes où vous avez déjà placé une bride — 4 mailles-chainettes — retournez au signe +.

2^e RANG. — + 1 bride prise dans la 3^e des 5 mailles préparées pour former la croix — 3 mailles-chainettes — 1 bride prise dans la même maille — 4 mailles-chainettes — retournez au signe + pour former toutes les croix de ce rang.

3^e RANG. — Comme le 2^e rang du pied de la dentelle.

4^e RANG. — + 1 demi-bride dans la 1^{re} bride du rang précédent — 6 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans la 2^e maille-chainette — 1 maille-chainette — 1 demi-bride prise dans dans le 2^e carré du rang précédent — 6 mailles-chainettes — 1 demi-bride prise dans la 2^e maille-chainette — 1 maille-chainette. — 1 demi-bride en piquant le crochet dans la 4^e bride du rang précédent — retournez au signe + et continuez à placer toujours 2 picots sur 3 carrés du rang précédent.

Il est très-facile de faire un entredeux de cette dentelle en supprimant le picot du bord et faisant les deux côtes semblables.

3, ENTREDEUX.

4, CARRÉ en filet guipure.

3, BORDURE. On peut en faire une dentelle en arrêtant le dessin aux dents.

6, TULLE à mailles rondes, dessin pour rideaux, stores, dessus d'édredon, couvre-pieds ou voile de fauteuil.

Dessins de la collection de M. SIMART, 64, rue Rambuteau, chez lequel on trouvera un grand choix de ces dessins, et toutes les fournitures nécessaires pour travaux à l'aiguille.

TAPISSERIE PAR SIGNES

DESSINS DE M^{me} RIBAUT, 3, RUE DE ROHAN.

On observera que le quadrillé de notre planche se trouve plus gros que le canevas ordinaire, et que, par cette raison, les dessins sont augmentés de grandeur.

1, BANDE pour coffre à bois, encadrement de rideau, ameublement, etc.

2, DESSIN pour coussin ou chaise.

3, QUART pour fauteuil, chaise ou coussin.

4, CARRÉ pour jardinière.

5, DESSIN pour chaise, fauteuil, coussin, descente de lit ou tapis de table.

6, PETIT DESSIN pour pantoufle ou pochette à ouvrage. Ce dessin ayant été tourné sur la planche, on devra, pour le suivre, placer la planche de manière à avoir le titre sur le côté.

7, PETITE BANDE pour encadrement, chaise, etc.

8, DESSIN pour chaise, coussin, pantoufle, etc.

9, BANDE pour ameublement.

GRAVURES DE MODES

Toilette de jeune fille. — Robe en taffetas ornée dans le bas d'une *ruche* *chicorée* en tulle. — Seconde

jupe en tulle relevée par des rubans avec nœuds. — Corsage à pointe, avec berthe en tulle bouillonné. Les bouillonnés sont séparés par des rubans étroits; la berthe est garnie d'une petite *ruche* *chicorée* en tulle, et maintenue sur l'épaule par un nœud en ruban. — Coiffure : touffes de boutons de roses moussues. — Collier de perles fines.

Toilette de jeune femme. — Robe en taffetas recouverte de bouillonnés en crêpe posés en biais. — Corsage à pointe orné des mêmes bouillonnés plus petits. — Tunique en satin avec revers en dentelle; la jupe de la tunique est garnie de la même dentelle, surmontée d'une guirlande légère de lierre avec fruits. — Coiffure assortie à la guirlande de la tunique. — Collier de corail.

Toilette de petite fille. — Jupe en foulard avec semé ornée de carrés en velours traversés par un velours droit. — Bretelles et ceinture en velours. — Guimpe en mousseline, avec entredeux garnis de valenciennne.

TOILETTES D'ENFANTS

Petit garçon de neuf ans. — Pantalon demi-long en drap gris. — Veste de drap noir, avec boutons en passementerie. — Gilet en soie façonnée, noir et bleu. — Paleot gris de même nuance que le pantalon. — Chapeau demi-melon en feutre, avec galon rayé.

Petit garçon de cinq ans. — Jupe en popeline marron, ornée de pointes en velours. — Veste à basques de même nuance, bordée de velours, avec revers en velours. — Chemisette en nansouk, avec col et manchettes en toile. — Caleçon en percale. — Bottes avec glands. — Casquette écossaise en velours, avec aile et chardon en argent.

Petite fille de sept ans. — Robe en popeline d'Irlande grise, ornée de velours et boutons en velours ponceau; corsage décolleté à petite basque. L'ornement de velours simule une petite veste. — Chemisette en mousseline, entredeux brodés et valenciennne. — Capote baby en gros grain blanc, orné de velours ponceau. — Bottes en chevreau.

Petit garçon de trois ans. — Robe en cachemire avec ceinture à pointe et veste grecque, ornée de soutache et broderie russe. — Chemisette en nansouk. — Petits souliers anglais avec un seul bouton.

Petite fille de onze ans. — Robe en taffetas rayé, découpée à crêpeaux; un volant tuyauté en taffetas noir est posé sous les crêpeaux. — Ceinture lacée devant en taffetas noir. — Veste ornée des mêmes crêpeaux, plus petits, sur un petit ruban tuyauté. — Pardessus en velours, orné de passementerie. — Casquette en velours épinglé blanc, ornée de plumes blanches et velours bleu, et d'une rangée de perles.



ÉPHÉMÉRIDES

23 FÉVRIER 1766. — MORT DU ROI STANISLAS LECKZINSKI.

Stanislas Leckzinski descendait d'une ancienne famille polonaise, et à l'âge de vingt-huit ans, sous la protection du roi de Suède, Charles XII, il fut appelé au trône de Pologne. La défaite de son protecteur à Pultawa, ébranla son pouvoir ; les Russes entrèrent en Pologne, rendirent la couronne à Auguste de Saxe, et Stanislas fut obligé de se retirer dans le duché des Deux-Ponts, où il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1725, époque où sa fille Marie épousa Louis XV. Fort de l'appui du roi de France, il essaya de remonter sur le trône de Pologne, mais il

ne put lutter contre la puissante Russie, qui protégeait son compétiteur, et proscrit, voyant sa tête mise à prix, il se réfugia en France. Louis XV lui céda la jouissance des duchés de Bar et de Lorraine, qu'il gouverna avec une rare sagesse et où son nom est encore en bénédiction. Ce prince, intelligent et vertueux, mourut victime d'un accident, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Sa mort fut un deuil public et justifia ce que Charles XII avait dit de lui : « que jamais il n'y eut d'homme plus propre à concilier tous les partis. »

LOGOGRIPE

Il est un nom porté par plus d'un souverain.

En le décomposant, d'abord qu'y voit-on ? rien ;

— Mais regardons de près : un fleuve d'Allemagne

Nous rappelle des bords chéris de Charlemagne.

— Nous y trouvons encor le surnom d'un grand

[saint ;

— Le jour qui toujours fuit et jamais ne revient ;

— Le poétique nom d'une verte contrée

Émeraude enchâssée en la mer azurée,

— Un évident courroux fermente dans son sein...

Mais je me tais, lecteur ; que dirais-je encor ? Hein ?

J. DE G.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : La beauté passe, le talent reste.

RÉBUS

X



Paris. — Typographie MORRIS et Comp, rue Amelot, 64.



Imp. à la Vapeur de M. Armand, 5, Place du Décor.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

32^e année. Février 1865.

Desclée Desobry, Rue du Croissant 10^o Porte de Cologne

S. B. Fuller & Pail, Mill, London.

N^o 2

Amsterdam Desclée Desobry, Vrijheidstraat 15

Ayuntamiento de Madrid



Journal des Dames

Paris, Boulevard des Capucines, 1.

11^e année. Année 1863.

Moulin de Desterbecq Rue de Valenciennes Paris de Cologne

S. B. Fuller 60, Pall Mall London

N^o 11.
Amsterdam, Desterbecq, 1863.

